

## **Petits propos impies**

*À Jean Bricmont*

Sous prétexte qu'il est parfait, Dieu se croit tout  
permis

\* \* \*

Dans sa *Démonstration de l'existence de Dieu*, Fénelon nous invite après tant d'autres à admirer les merveilles de la nature et tout particulièrement celles du corps humain. Il écrit notamment ceci : « Pendant que le suc le plus pur des aliments passe de l'estomac dans les canaux destinés à faire le chyle et le sang, les parties grossières de ces mêmes aliments sont séparées, comme le son l'est de la fleur de farine par un tamis, et elles sont rejetées en bas pour en délivrer le corps par les issues les plus cachées et les plus reculées des organes des sens de peur qu'ils n'en soient incommodés » (*Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, tome II, Gallimard, 1997, p. 542). Pour tous ceux qui, comme Kant, ne sont pas convaincus par l'argument ontologique, voilà donc enfin la preuve indéniable de l'existence de Dieu : le nez n'est pas au-dessus de l'anus.

\* \* \*

Comme chacun sait, le soir de la Cène, le Christ dit à ses disciples : « Prenez et buvez ; ceci est mon sang ». Il avait apparemment oublié que le Lévitique interdit formellement d'absorber du sang.

\* \* \*

Dans ses *Écrits spirituels*, Élisabeth de la Trinité passe son temps à nous dire qu'elle est parfaitement heureuse au carmel, elle passe son temps à louer Dieu pour toutes les joies dont il la comble jusqu'à celle de ne rien comprendre. « Que le bon Dieu, dit-elle, est bon de nous avoir donné l'attrait de ce mystère [la Trinité] » (éditions du Seuil, coll. « livre de vie », 1996, p. 122). Mais elle aurait pu se contenter de dire : « Que le bon Dieu est bon de m'avoir faite aussi sottie ! » C'est là, en effet, qu'est la source de tout son bonheur et de toutes ses joies.

\* \* \*

« L'expérience, nous dit l'auteur de *La Recherche de la vérité*, a toujours fait connaître que ceux qui se sont appliqués avec plus d'ardeur à la lecture des livres, et à la recherche de la vérité, sont

ceux-là même qui nous ont jeté dans un plus grand nombre d'erreurs.

« Il en est de même de ceux qui étudient, que de ceux qui voyagent. Quand un voyageur a pris par malheur un chemin pour un autre, plus il avance, plus il s'éloigne du lieu où il veut aller. Il s'égare d'autant plus, qu'il est plus diligent et qu'il se hâte davantage d'arriver au lieu qu'il souhaite » (Malebranche, *Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1979, p. 211). L'auteur de *La Recherche de la vérité* ne nous donne pas de noms, mais il est clair qu'il pense d'abord à Malebranche.

\* \* \*

« Dieu, en qui tout est parfait, devait avoir un Fils parfait, et par conséquent unique » nous dit Bossuet (*Élévations sur les mystères*, collection Bouquins, p. 413). Il entend ainsi nous expliquer pourquoi Dieu n'a qu'un seul fils alors qu'il aurait pu, comme les dieux antiques, avoir plusieurs enfants et parmi eux des filles. Dieu, étant parfait, ne pouvait, en effet, n'avoir qu'un seul fils, car celui-ci se devait d'être parfait comme son père et, pour ce faire, il se devait d'être unique. Mais, si, pour être parfait, il faut

nécessairement être unique, Dieu ne peut se permettre d'avoir un fils. L'Église affirme, certes, que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne forment qu'un seul et même Dieu, bien qu'en trois personnes différentes. Cela assurément ne va pas de soi. En tout cas, si l'on doit parler d'unité, cette unité plurielle n'est évidemment pas la parfaite unité qu'on attendrait chez Dieu. Le propos de Bossuet est donc pour le moins maladroit.

\* \* \*

« C'est pour cela, nous dit saint Thomas, que d'après Aristote, les miroirs, s'ils sont neufs et purs contractent une certaine impureté sous le regard de la femme qui a ses règles » (*Somme théologique*, tome I, p. 931). Saint Thomas ne pouvait, lui, jamais se regarder dans un miroir. Car aussitôt qu'il l'apercevait, le miroir éclatait de rire et se brisait une mille morceaux.

\* \* \*

Lors du concile Vatican II, le pape Jean XXIII, dans son allocution d'ouverture, a cru devoir fustiger « ces prophètes de malheur qui annoncent toujours des catastrophes, presque l'imminence de la fin du monde ». À l'évidence, le Saint Père avait alors complètement oublié ce que dit le Christ à ses disciples en évoquant la fin des temps : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé » (Mat, 24, 35).

\* \* \*

Il y a deux grandes catégories de saints : les cintrés et les cinglés.

\* \* \*

Évoquant, dans le *Discours sur l'Histoire universelle*, les conséquences du Déluge, Bossuet

écrit : « La vie déjà raccourcie s'abrège encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme qu'on voyait dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'épargner plus la vie de ses semblables » (*Œuvres de Bossuet*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1961, p. 776). Voilà qui est bien étonnant. Bossuet qui est pourtant un grand connaisseur de la Sainte Écriture semble ne plus se souvenir du début de la Genèse. Il semble avoir oublié qu'Abel élève des moutons et, en admettant, ce qui serait étonnant, qu'il n'en tue jamais pour les manger, il en tue pour les offrir à Dieu qui apprécie fort leur graisse. Et il oublie surtout que Caïn a tué Abel et qu'après l'avoir fait, il dit à Dieu : « Le premier venu me tuera »

\* \* \*

« Quand les philosophes, dit Lactance, trompés par l'ombre de la vraisemblance, ont une fois admis un faux principe, il faut qu'ils admettent aussi les conséquences qui s'en tirent. Ils tombent de fausseté en fausseté ; ils embrassent indiscrètement la première, et au lieu d'examiner la seconde qui se présente, ils la soutiennent par toute

sorte de moyens, au lieu de juger de la première par la seconde » (*Des Institutions divines*, III, 24). Cela arrive, en effet, à beaucoup de philosophes, mais cela arrive encore plus souvent aux théologiens puisque cela leur arrive à tous.

\* \* \*

L'Église nous dit que la Vierge Marie a été engrossée par l'opération du Saint Esprit. Mais elle nous dit aussi que les trois personnes de la Sainte Trinité agissent toujours de concert. Faut-il donc penser que le Père, le Fils et le Saint Esprit ont tous les trois ensemble engrossé la Vierge Marie, le Fils ayant ainsi participé à sa propre conception ?

\* \* \*

« Il n'y a point d'absurdités si insupportables, disent Pierre Nicole et Antoine Arnauld, qui ne trouvent des approbateurs. Quiconque a dessein de piper le monde, est assuré de trouver des personnes



qui seront bien aises d'être pipées ; et les plus ridicules sottises rencontrent toujours des esprits auxquels elles sont proportionnées » (*La logique de Port Royal ou l'art de penser*, Brin, 1981, p. 7))  
Arnauld et Nicole ont assurément raison ; mais au lieu de déplorer ce phénomène, ils devaient s'en réjouir. Car, si tant d'hommes n'étaient prêts à gober les pires absurdités, le christianisme n'aurait jamais vu le jour.

\* \* \*

« Pour que l'homme de Dieu soit absolument parfait, écrit Origène, tous ses membres doivent être circoncis : les mains doivent s'abstenir des larcins, des vols, des meurtres et s'ouvrir seulement pour les œuvres de Dieu. Il faut circoncire les pieds pour qu'ils ne soient pas agiles pour répandre le sang, pour qu'ils n'entrent pas dans le conseil des méchants et qu'ils ne se meuvent que selon les intentions de Dieu. Il faut circoncire les yeux pour qu'ils ne convoitent pas le bien du prochain, pour qu'ils ne regardent pas de femmes avec concupiscence » (*Homélie sur la Genèse*, éditions

du Cerf/éditions de l'Abeille, 1943, p. 121). Quand on lit ces lignes, on ne peut, bien sûr, qu'être entièrement d'accord avec Origène. Mais comment ne pas s'étonner qu'il ne parle pas du cerveau ? De toute évidence, en effet, c'est lui d'abord, c'est lui surtout qu'il faut absolument circoncrire pour qu'il s'abstienne de se poser la moindre question et de concevoir le moindre doute sur ce qu'enseigne l'Église.

\* \* \*

Pour beaucoup de chrétiens aujourd'hui, Dieu le Père est mort et le Saint Esprit n'a jamais existé : il ne reste donc plus que le Christ, lequel n'est plus un dieu, mais le premier militant des droits de l'homme.

\* \* \*

On pourrait s'étonner que la Genèse nous présente deux récits de la Création, deux récits qui de plus ne s'accordent pas puisque dans le premier l'homme été créé après les animaux, tandis que dans le second il l'a été avant eux, mais les évêques de France croient que cette apparente incongruité recèle, en réalité, un important message : « Dans ces deux récits s'exprime la même foi au dieu créateur. Mais leur dualité littéraire manifeste que, sur la création, plusieurs approches sont possibles, peut-être nécessaires, si l'on ne veut pas réduire la Révélation à un simple tableau "objectif" des commencements et premiers jours du monde. » (*Catéchisme des évêques de France*, Le Livre de poche, 1991, article 102, pp. 85-86). Si on les comprend bien, car ils n'osent pas le dire clairement, les évêques de France pensent que Dieu a voulu nous avertir, dès les premières lignes de la Bible, que l'on pourrait y trouver tout et n'importe quoi.

\* \* \*

Nous sommes sur une boule qui tourne sans cesse sur elle-même. Ce n'est déjà pas très glorieux, mais cette boule, avec quelques autres, tourne aussi

sans cesse autour d'une grosse boule de feu, comme le font aussi des milliards de milliards d'autres boules dans l'univers. Le Créateur de tout cela regarde, paraît-il, l'Homme comme son chef-d'œuvre. Mais, et c'est le moins que l'on puisse dire, il ne semble guère s'être soucié de le mettre en valeur.

\* \* \*

Il est plaisant de voir beaucoup de chrétiens aujourd'hui condamner les intégristes avec autant, voire plus de vigueur encore que les mécréants, au point de déclarer souvent qu'ils préfèrent ceux-ci à ceux-là. Pourtant s'il est normal de ne pas aimer les intégristes quand on est incroyant, cela l'est beaucoup moins quand on est croyant. Pour un incroyant, on croit toujours trop et il est logique qu'il aime les croyants d'autant moins qu'ils le sont plus, et, par conséquent, qu'entre tous les croyants, ce soit des intégristes qu'il se sente le plus éloigné. Mais l'hostilité, voire la franche aversion que ressentent à leur égard nombre de chrétiens, peut paraître quelque peu surprenante. Ils affectent, en effet, de considérer l'intégrisme comme une dérive

de la religion. Ils le regardent comme un débordement, un détournement, une déviation. Ils le dénoncent comme un écart, un excès, une excroissance monstrueuse.

Mais l'intégrisme n'est rien de tout cela. L'intégrisme, c'est, au contraire, l'intégrité, c'est l'intégralité de la foi chrétienne. L'intégrisme n'est pas une dérive, c'est la « vérité » de la religion, même si cette « vérité » est, pour qui veut bien se donner la peine de réfléchir un peu, un tissu d'absurdités. Condamner l'intégrisme, c'est condamner saint Paul, le premier de tous les intégristes, c'est condamner saint Augustin, saint Thomas et tous les docteurs de l'Église. La religion des intégristes, c'est celle de Pascal et de Bossuet ; c'est celle dans laquelle j'ai été élevé ; c'est encore, somme toute, celle du catéchisme de l'Église catholique.

Ce ne sont pas les intégristes qui s'écartent de la vraie foi, mais bien plutôt ceux qui les en accusent. Pour essayer de maintenir la barque à flot, la plupart des chrétiens ont jeté par-dessus bord un bon nombre d'articles de foi ; ils se sont débarrassés des dogmes les plus gênants, les plus encombrants, mais aussi les plus fondamentaux, à commencer par le péché originel. On peut assurément les comprendre, mais ils ne sont aucunement fondés à accuser les intégristes d'en rajouter alors qu'ils veulent simplement garder ce qu'ils ont, eux, jugé

bon de bazarder. Ils ont raison de dire que le Christ n'était pas un intégriste. Mais comment aurait-il pu l'être puisqu'il n'était pas chrétien ?

\* \* \*

Bernadette Soubirous a déclaré que la Vierge Marie s'était présentée à elle en lui disant : « Je suis l'Immaculée Conception ». Ceux qui croient à la réalité des apparitions veulent voir dans ce propos la preuve que Bernadette n'avait rien inventé, car, disent-ils, elle ne connaissait sans doute pas cette expression. Mais, si tel était le cas, il faudrait alors qu'ils nous expliquent pourquoi Marie, pour se faire reconnaître de Bernadette, a employé une expression qui ne pouvait rien lui dire. Ils feraient donc beaucoup mieux d'admettre que, si Bernadette ne savait sans doute pas ce qu'était l'Immaculée Conception (beaucoup aujourd'hui l'ignorent toujours, même parmi les chrétiens), elle en avait certainement entendu parler puisque le dogme avait été proclamé trois ans plus tôt seulement. Cette expression l'avait sans doute d'autant plus frappée qu'elle était pour elle plus mystérieuse, et depuis, dans son esprit, elle était devenue indissociable de

l'image de Marie. D'où les paroles qu'elle lui prête sans se rendre compte qu'elle lui fait dire ce qu'elle n'aurait jamais dû dire. La formule qu'elle aurait employée est, en effet, très incongrue. Elle constitue pour le moins une impropriété et, à moins d'être un affreux mécréant, il est difficile de croire que la Vierge Marie puisse commettre des impropriétés. Au lieu de dire : « Je suis l'Immaculée conception », ce qui n'a littéralement pas de sens, elle aurait dû dire : « Je suis celle qui a été conçue immaculée ». Si le Christ croit bon d'apparaître à quelqu'un, il pourra lui dire : « Je suis le Crucifié », mais il ne lui dira certainement pas : « Je suis la Crucifixion ». Bien loin de prouver la réalité des apparitions de la Vierge, la phrase que Bernadette lui prête suffirait donc, s'il en était besoin, à démontrer qu'elles ne sont que le produit de son imagination.

\* \* \*

Comment ne pas s'indigner quand on voit des gens, qui ont réchappé d'un accident ou d'une catastrophe où d'autres hommes ont péri, s'empressement de remercier Dieu de les avoir sauvés ? Ils ne pensent jamais à lui faire le moindre reproche

pour avoir fait mourir tous les autres. Bien au contraire, plus ceux-ci sont nombreux, et plus ils le remercient.

\* \* \*

« Dans la condescendance de sa bonté, Dieu, pour se révéler aux hommes leur parle en paroles humaines » (*Catéchisme de l'Église catholique*, Pocket, 1999, article 10) Quelle admirable condescendance et quelle prodigieuse bonté, en effet ! Mais surtout quelle suprême intelligence ! Dieu seul pouvait comprendre que, pour parler aux hommes, il fallait avoir recours à des paroles humaines.

\* \* \*

L'Église nous parle sans cesse de l'Incarnation du Christ, opération réalisée sous les auspices du Saint Esprit, l'expert en gynécologie de la Sainte



Trinité. Mais L'Église ne parle jamais de sa Désincarnation. Voilà qui est bien étrange. Le Christ ne saurait rester éternellement incarné. Lorsqu'on lit le Credo, on s'attendrait donc après « *et ascendit in cælum* » à trouver « *et desincarnatus est* ». Mais on trouve ensuite « *sedet ad dexteram patris* » comme s'il avait repris sa place à la droite de son Père sans s'être débarrassé de sa défroque terrestre, malgré le Saint Esprit qui lui faisait des signes pour qu'il aille se changer.

\* \* \*

Le vieux rabbin qui était très radin mangeait beaucoup de boudin. À ceux qui s'en étonnaient, il répondait : « C'est pas casher, mais c'est pas cher ».

\* \* \*

La Bible nous apprend (Dt, 8, 4 et 29, 4) que, pendant les quarante années où les Hébreux

errèrent dans le désert avant de pouvoir entrer dans la terre promise, leurs vêtements et leurs sandales ne s'usèrent jamais. Justin ajoute (*Dialogue avec Tryphon*, CXXXI, 6) que les vêtements des enfants grandissaient en même temps qu'eux. Quant aux bébés, mais Justin oublie de le préciser, ils naissaient enveloppés dans des langes qui se transformaient tout au long de leur croissance jusqu'à devenir les longues djellabas qu'ils portaient devenus adultes.

\* \* \*

« En un sens, la mort corporelle est naturelle », nous disent les auteurs du *Catéchisme de l'Église catholique* (*op. cit.*, article 1006). Ces bons pères sont impayables. Gageons qu'ils ne disent jamais : « Deux et deux font quatre », mais toujours : « En un sens, deux et deux font quatre ».

\* \* \*

« L'homme seul est un animal céleste et divin, dont la taille droite et le visage élevé vers le ciel semble mépriser la bassesse de la terre, chercher le lieu de son origine, et tendre vers le souverain bien, qui est son principe », nous dit Lactance, (*Institutions divines*, VII, 9, 3). À l'évidence, il n'a pas dû sortir souvent de chez lui. S'il l'avait fait, il se serait aperçu que les passants regardaient le plus souvent devant eux, et c'est plus sage. S'il leur arrive de lever la tête vers le ciel, c'est généralement pour savoir s'il risque ou non de pleuvoir. Mais il leur arrive plus souvent de regarder vers le sol, notamment pour éviter de marcher dans une crotte de chien.

\* \* \*

« Seule l'identité divine de la personne de Jésus peut justifier une exigence aussi absolue que celle-ci : "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi" (Mt 12, 30) », nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique* (*op. cit.*, article 590). Si l'on comprend bien, Jésus n'aurait aucune excuse pour avoir tenu un tel propos, s'il n'avait pas été Dieu. Ainsi donc

Dieu peut dire des choses qui seraient inadmissibles de la part d'un homme. Voilà qui est bien étrange.

\* \* \*

Les chrétiens prétendent qu'ils ont faim et soif de justice et de vérité, mais l'on n'a pas faim et soif de justice quand on s'accommode du péché originel et l'on n'a pas faim et soif de vérité quand on se nourrit d'âneries et qu'on s'abreuve d'absurdités.

\* \* \*

« On ne peut honorer autrui sans bénir Dieu son créateur » nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique* (*op. cit.*, article 2069) Mais Dieu n'a pas créé que des personnes honorables, tant s'en faut. Est-ce à dire qu'on ne peut évoquer Hitler, Staline, ou Mao Tsé-toung sans maudire Dieu leur créateur ?

\* \* \*

Après avoir cité saint Paul : « De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort est entrée en tous les hommes du fait que tous ont péché (Romains, 5, 12) », les auteurs du *Catéchisme de l'Église catholique* écrivent : « À la suite de St. Paul, l'Église a toujours enseigné que l'immense misère qui opprime les hommes et leur inclination au mal et à la mort ne sont pas compréhensibles sans leur lien avec le péché d'Adam et le fait qu'il nous a transmis un péché dont nous naissons tous affectés et qui est "mort de l'âme" » (*op. cit.*, article 402).

On peut tout d'abord s'étonner que les bons pères parlent de « l'immense misère qui opprime les hommes ». C'est un point de vue qui se défend assurément, mais qu'on ne s'attend guère à rencontrer dans un catéchisme. Car, si une immense misère opprime les hommes, comment peut-on leur demander de croire que Dieu est infiniment bon et les inviter à lui rendre grâces et à le louer sans cesse ?

On peut aussi s'étonner d'apprendre que nous sommes soumis à une « inclination à la mort ». Cette expression est parfaitement saugrenue. Si la mort

résulte d'une inclination, c'est une inclination à laquelle personne ne résiste jamais, à laquelle personne n'a jamais résisté. Mais alors on ne peut plus parler d'inclination. Il faut parler de nécessité, de nécessité absolue.

L'embaras des rédacteurs est visible. L'Église n'ose plus réaffirmer clairement et explicitement que la mort est la conséquence du péché originel, que, sans la faute d'Adam, aucun homme ne serait soumis à la mort, aucun ne l'aurait jamais été. Elle préfère dire que la mort ne peut se comprendre sans un lien avec le péché d'Adam, sans préciser la nature de ce lien.

\* \* \*

Le *Catéchisme des évêques de France* nous dit que « les anges ne cessent de chanter Amen autour du trône de Dieu et de ceux qui ont triomphé des épreuves » (*op. cit.*, p. 475). Il y a gros à parier que, lorsqu'ils comprendront qu'ils vont devoir entendre sans cesse chanter *Amen* pendant toute l'éternité, la plupart des Élus vont s'écrier : « Ah ! merde ! ».

\* \* \*

La constitution pastorale *Gaudium et spes* (Vatican II) déclare que l'homme est la « seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même » (24,3). Saint François a dû se retourner dans sa tombe.

\* \* \*

« Nul n'aime Dieu que celui à qui il inspire son amour » dit Bossuet, (*De la connaissance de Dieu et de soi-même*, Paris Garnier Frères, pp. 192-193). Mais peut-être que, si Dieu était plus aimable, les hommes l'aimeraient spontanément.

\* \* \*

Pour prouver l'existence de Dieu, les théologiens ont très souvent recours à l'argument dit de la Cause première qui peut se résumer ainsi : Puisque tout a une cause, il doit bien y avoir quelque chose qui n'en a pas.

\* \* \*

Tous les gourous cherchent à détacher leurs adeptes de leurs proches qu'ils redoutent particulièrement. C'est aussi ce que fait le Christ qui déclare dans l'évangile selon saint Matthieu : « Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (10, 37) et dans l'évangile selon saint Luc : « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femmes ses enfants ses frères ses sœurs, et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (14, 26).

Tous les gourous se plaisent à évoquer la fin du monde, et, bien sûr, ils ne manquent d'annoncer qu'elle est très proche, voire imminente, afin que leurs auditoires se sentent directement concernés. C'est aussi ce que fait le Christ et à maintes



reprises : « Je vous le dis vraiment, il en est de présents ici même qui ne goûteront pas la mort, avant d'avoir vu le Royaume de Dieu » (Lc, 9, 27) ; « En vérité je vous le dis, vous n'achèverez pas le tour des villes d'Israël avant que ne vienne le Fils de l'homme » (Mt 10, 23) ; « En vérité, je vous les dis : il en est d'ici présents qui ne goûteront pas la mort, avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant avec son royaume » (Mt 16, 28) ; « En vérité je vous le dis, cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé » (Mt 21, 32).

Comme tous les gourous, le Christ s'est gourré et sa prédiction ne s'est pas réalisée. Les mécréants n'ont, bien sûr, pas manqué de s'en gausser. Mais ils n'ont pas su, me semble-t-il, tirer tout le parti qu'ils auraient pu tirer des propos du Christ. Car ils ne sont pas seulement très gênants pour la foi chrétienne : ils sont calamiteux. Le Christ est, en effet, censé être venu sur terre pour arracher tous les hommes à la damnation éternelle à laquelle ils étaient voués à cause de la faute d'Adam. Cela étant, s'il n'était venu sur terre que quelques dizaines d'années avant la fin des temps, il ne pouvait sauver qu'une toute petite partie de l'humanité.

Notons que les propos du Christ ne sont pas infiniment embarrassants seulement pour la foi chrétienne : ils le sont aussi pour la thèse mythiste. Car, si le Christ est un personnage inventé de toutes pièces, pourquoi lui a-t-on fait dire ce qu'il n'aurait

jamais dû dire ? La même remarque vaut aussi pour les silences du Christ. En effet, si le Christ a dit des choses qu'il n'aurait jamais dû dire, il a aussi oublié de dire bien des choses qu'il aurait dû dire, notamment qu'il était venu racheter les hommes du péché originel.

\* \* \*

La Bible nous dit qu'au commencement tous les animaux étaient soumis à l'homme : « Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance ; et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre » (Genèse, 1, 26). Il n'y a, bien sûr, aucune raison de ne pas croire la Bible. Mais après la faute d'Adam, les animaux sauvages ne furent plus soumis à l'homme. La Bible ne le dit pas explicitement, semble-t-il, mais cela va de soi. Croyons-en saint Jean Chrysostome : « Quand par sa désobéissance, il perdit la grâce et l'amitié de son Dieu, il vit son empire sur les animaux s'affaiblir et décroître » (« Homélie 9, *Commentaire sur la Genèse*, éditions Artège, 2013, p. 45). Pourtant,

après le déluge, Dieu, si l'on en croit la Bible, a rendu à l'homme tout le pouvoir dont il jouissait à l'origine sur tous les animaux : « Dieu bénit Noé et ses fils et il leur dit : « Soyez féconds, multipliez. Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains” » (Genèse, 9, 1-2). Nous devrions donc avoir la même autorité qu'Adam et Ève sur tous les animaux et ne craindre ni les tigres ni les crocodiles. Ce n'est assurément pas le cas. Mais peut-être qu'après tout, la Bible n'est pas toujours tout à fait fiable.

\* \* \*

Dans l'évangile selon saint Matthieu, le Christ envoie ses apôtres en mission en leur disant : « Ne prenez pas le chemin des païens et n'entrez pas dans une ville des samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues d'Israël » (10, 5-6). Mais, après la Résurrection, il leur dit : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du fils et du Saint Esprit » (Mt 28, 19). Il a manifestement changé d'avis. C'est bien fâcheux,

car il n'y a pas que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, il y a aussi Dieu et le Christ est Dieu.

Mais il est évidemment très possible que le Christ n'ait tenu aucun de ces deux propos. Il est aussi possible qu'il n'ait tenu que le premier ou que le second. Dans ce cas, on peut parier qu'il s'agit du premier. En effet, quand une parole du Christ rapportée par les évangiles est très embarrassante pour la foi chrétienne, elle a des chances d'être authentique. C'est le cas de celle-ci. Saint Matthieu n'avait aucun intérêt à prêter au Christ un propos qui n'était pas celui d'un chrétien, mais celui d'un juif.

\* \* \*

La constitution apostolique *Munificentissimus Deus* promulguée le 1<sup>er</sup> novembre 1950 par le pape Pie XII pour proclamer le dogme de l'Assomption de la Vierge Marie s'achève sur une mise en garde particulièrement solennelle : « Qu'il ne soit permis à qui que ce soit de détruire ou d'attaquer ou contredire, par une audacieuse témérité, cet écrit de Notre déclaration, décision et définition. Si quelqu'un avait la présomption d'y attenter, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu Tout-Puissant et des

bienheureux apôtres Pierre et Paul » (47). Mais Pie XII aurait peut-être été mieux avisé de laisser Dieu choisir lui-même ses sujets d'indignation. Il en aurait trouvé aisément de bien meilleurs parmi lesquels le long silence d'un certain Pie XII sur les atrocités nazies.

\* \* \*

« Quand il [le Christ] eut rendu l'esprit sur la croix, écrit Lactance, les bourreaux ne crurent pas qu'il fût nécessaire de lui casser les os, comme ils avaient accoutumé de les casser aux autres crucifiés, mais ils se contentèrent de lui percer le côté. Ainsi, son corps fut détaché entier de la croix, et enfermé dans le tombeau, afin qu'il fût plus disposé à ressusciter » (*Institutions divines*, IV, 26). Si l'on comprend bien, Lactance nous dit que, si les bourreaux lui avaient cassé les os, le Christ aurait eu plus de mal à ressusciter. Peut-être l'aurait-il fait en fauteuil roulant.

\* \* \*

Dans son discours de réception à l'Académie française, Michel Zink a dit, faisant l'éloge de René Girard, son prédécesseur au fauteuil 37 : « Il est revenu à la foi et à l'Église de son enfance. Non par sentimentalisme ou par élan mystique. C'était un rationaliste. Il y est revenu parce que sa théorie l'y ramenait. Il s'est converti lui-même ». C'est, en effet, ce que René Girard a déclaré lui-même dans *Les origines de la culture* : « Ce sont les résultats de mon travail, ceux que je suis en train de vous exposer, qui m'ont orienté vers le christianisme et convaincu de sa vérité. Ce n'est pas parce que je suis chrétien que je pense comme je le fais ; c'est parce que mes recherches m'ont amené à penser ce que je pense que je suis devenu chrétien » (Pluriel, 2004, p. 58).

Mais Michel Zink s'est bien gardé d'exprimer le moindre doute sur la valeur de cette conversion. C'est pourtant un bon chrétien et il sait donc pertinemment que l'on ne se convertit pas soi-même. Et c'est même faire preuve d'une présomption proprement sacrilège que de prétendre se convertir sans l'aide de Dieu. On ne peut aller à Dieu que s'il nous attire à lui, que s'il nous envoie sa grâce.

Mais ce n'est pas le Christ qui a attiré René Girard à lui ; c'est René Girard qui a tiré le Christ à

lui en en faisant le premier des girardiens. L'Église a toujours enseigné que le Christ s'était sacrifié pour racheter les hommes de la faute d'Adam, mais René Girard a changé toute cela. L'Église a tout faux, nous dit René Girard : « Cette lecture sacrificielle de la passion [...] doit être critiquée comme le malentendu le plus paradoxal et le plus colossal de toute l'histoire, le plus révélateur, en même temps, de l'impuissance radicale de l'humanité à comprendre sa propre violence, même quand celle-ci lui est signifiée de la façon la plus explicite » (*Des Choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset, 1978, p.113).

De tels propos auraient dû soulever un tollé général de chez tous les gens d'Église et le pape aurait dû s'empresser de condamner René Girard comme hérétique. Il n'en a rien été. Seuls quelques théologiens isolés ont exprimé leur désapprobation comme le père Paul Valadier : « La pensée de Girard, écrit-il, impressionne nombre de chrétiens, heureux de lire que le christianisme, loin d'être une vieille lune, fournit l'explication (scientifique) des mécanismes sociaux. Mais ne faut-il pas se demander si le prix à payer n'est pas bien lourd, puisqu'il aboutit à une rationalisation du christianisme qui, en en faisant le vis-à-vis des sciences, le range à leur niveau et, contre son dessein, en fait une science parmi d'autres ? Il y a toujours quelque danger dans les apologies qui veulent trop prouver »

(« René Girard revisité », revue *Études*, 2002/6, p. 777).

Paul Valadier a raison : si beaucoup de chrétiens ont accueilli très favorablement les livres de René Girard, c'est qu'ils se sont sentis rassurés, et ils avaient grand besoin de l'être, en découvrant qu'un homme considéré par beaucoup comme un très grand penseur, voire comme le penseur du siècle, avait cru devoir rejoindre le christianisme. Mais Paul Valadier a tort : contrairement à ce qu'il croit, le christianisme est bel et bien une vieille lune.

\* \* \*

La Vierge Marie a été conçue exempte de la tache originelle parce qu'elle avait été choisie pour être la mère du Christ. Elle a donc été choisie pour être la mère du Christ avant même d'être conçue. Voilà qui est étrange. Sur quels critères a-t-elle donc été choisie ?

\* \* \*



Parlant de la Trinité, de l'Incarnation et de l'Eucharistie, Rémi Brague écrit : « Ces dogmes sont effectivement paradoxaux et ne sauraient être acceptés que par un modèle de raison bien particulier » (*Sur la religion*, Flammarion, 2018, 2004, p. 119). On aurait aimé en savoir plus sur ce « modèle de raison bien particulier ». Il doit être très particulier, en effet, si particulier qu'il fait bon ménage avec l'absurdité.

\* \* \*

« Il se peut, écrit Leibniz, que la gloire des bienheureux dans la vision divine soit si grande que les maux de tous les damnés ne puissent être comparés à ce bien » (*La cause de Dieu, plaidée par sa justice, elle-même conciliée avec toutes ses autres perfections et la totalité de ses actions, Essais de théodicée*, Garnier-Flammarion, p. 435). Si l'on comprend bien, pour Leibniz, la félicité des Élus est si grande qu'elle occulte complètement les souffrances de tous les damnés. N'en doutons pas, il

en est de même sur terre : les plus riches sont tellement riches que la misère, si répandue soit-elle, ne saurait poser le moindre problème.

\* \* \*

« L'ennemi [Satan], écrit Ignace de Loyola, se conduit comme une femme, car il est faible quand nous résistons et fort quand nous laissons faire. C'est en effet le propre de la femme, quand elle se querelle avec un homme, de perdre courage et de prendre la fuite quand l'homme lui fait face franchement. Si, au contraire, l'homme commence à fuir et à perdre courage, la colère, la vengeance et la férocité de la femme sont immenses et sans bornes » (*Exercices spirituels*, Desclée de Brouwer, 1960, p. 172). De toutes les déclarations misogynes que l'on rencontre dans la littérature chrétienne, celle-ci est sans doute une des plus gênantes pour l'Église. Car s'il y est relativement banal de comparer la femme au diable, il l'est beaucoup moins d'oser, comme le fait Ignace de Loyola, comparer le diable à la femme et suggérer que, pour comprendre celui-là, il faut bien connaître celle-ci.

\* \* \*

Le 14 mai 1999, recevant une délégation de dignitaires musulmans, Jean-Paul II a cru devoir embrasser le Coran en signe de respect pour le Livre saint. Avant de l'embrasser, il aurait été bien avisé de l'ouvrir et de le feuilleter. Il aurait pu y lire ceci : « Quiconque désire un autre culte que la résignation à Dieu [l'islam], ce culte ne sera point reçu de lui, et il sera dans l'autre monde du nombre des malheureux » (Sourate III, verset 79) ; « Ceux qui disent que Dieu, c'est le Messie, fils de Marie, sont des infidèles » (Sourate V verset 19) ; « Infidèle est celui qui dit : Dieu c'est le Messie, fils de Marie » (*Ibid.*, verset 76) ; « Infidèle est celui qui dit : Dieu est un troisième de la Trinité. Il n'y a point de Dieu si ce n'est le Dieu unique. S'ils ne désavouent ce qu'ils avancent, un châtiment douloureux atteindra les infidèles » (*Ibid.*, verset 77) ; « Les juifs et les chrétiens, qu'Allah les maudisse » (Sourate IX, verset 30) ; « Les chrétiens, les juifs et les idolâtres seront jetés dans les brasiers de l'enfer. Ils y demeureront éternellement. Ils sont les plus pervers des hommes » (Sourate XVIII, verset 5).

Mais sans doute vaut-il mieux qu'il ne l'ait pas ouvert le Coran. Car il se serait peut-être converti à l'islam et se serait mis à crier : « Allah akbar ! » du haut du balcon de Saint Pierre.

\* \* \*

« Les enfants, écrit Malebranche, ne peuvent demeurer en place, ils sont toujours en action lorsqu'ils suivent leur humeur. Comme leurs muscles ne sont pas encore fortifiés, ni même tout à fait achevés, Dieu, qui comme Auteur de la nature règle les plaisirs de l'âme par rapport au bien du corps, leur fait trouver du plaisir dans l'exercice, afin que leur corps se fortifie » (*De la recherche de la vérité, op. cit.*, p. 549).

La sollicitude que Dieu, selon Malebranche, manifeste envers les enfants en veillant à leur croissance et à leur développement, est bien touchante. Mais les petits des animaux se comportent comme les petits des hommes : eux aussi aiment à jouer et ne tiennent pas en place. Est-ce à dire que Dieu leur fait aussi trouver du plaisir à jouer et à bouger pour les aider à grandir ? Saint François aurait assurément souscrit à cette opinion.

Mais, selon Malebranche, les animaux sont de pures machines et ils ne ressentent rien. Rien n'est moins sûr, il est vrai. Il est sûr, en revanche, que Dieu n'a pas toujours suffisamment veillé à la bonne santé mentale de Malebranche

\* \* \*

« Nous nous servons seuls du feu, qui étant descendu du ciel, et tendant vers le ciel par un mouvement perpétuel, nous avertit en quelque sorte de l'immortalité de notre Âme. Les autres animaux, qui sont entièrement sujets à la mort, ne se servent que de l'eau, qui est un élément grossier et terrestre, dont la pesanteur tend toujours vers le bas, et marque le lieu du tombeau ; les animaux qui sont privés de l'usage du feu ne regardent jamais le ciel et n'ont aucun sentiment de religion ». Lactance (*Institutions divines*, III, 10). Lactance a dit beaucoup de sottises, mais ici il semble s'être surpassé. Selon lui, la différence fondamentale entre les hommes et les animaux réside dans le fait que, pour les premiers, le feu est l'élément essentiel tandis que, pour les seconds, c'est l'eau. Alors que le feu vient du ciel et s'élève sans cesse vers lui, il n'y a rien de

plus terre à terre que l'eau qui passe tout son temps à chercher toujours l'endroit le plus bas. C'est la preuve manifeste, pense Lactance, que, contrairement aux animaux, l'homme a une âme immortelle et que sa véritable patrie est le Ciel.

Mais la thèse de Lactance ne va pas de soi. En ce qui concerne le feu tout d'abord, il est incontestable que les animaux n'en ont pas l'usage, même si, dans les zoos, on peut voir des singes qui fument et parfois allument clope sur clope. Lactance dit que le feu descend du ciel, mais il oublie qu'il sort aussi de terre, bien qu'il connaisse certainement l'existence des volcans. Mais ce qu'il oublie surtout, c'est que l'endroit où le feu se sent le mieux, l'endroit où il règne sans partage, s'appelle l'enfer.

En ce qui concerne l'eau, il est incontestable aussi que beaucoup d'animaux, les poissons, y vivent exclusivement et y sont, comme chacun sait, parfaitement heureux. D'autres animaux aussi y passent le plus clair de leur temps, comme les hippopotames, les crocodiles, les canards, les grenouilles et quelques autres espèces. Mais tous les autres animaux font un bien moins grand usage de l'eau que les hommes. Ceux-ci peuvent à la rigueur se passer du feu, et, dans les temps préhistoriques, ils s'en sont passés longtemps, mais ils ne sauraient se passer de l'eau. Enfin, et c'est le plus étonnant, Lactance semble oublier complètement que, sans l'eau du baptême, aucun

homme ne peut être sauvé. « Nul, dit saint Jean, s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. » (3, 5).

\* \* \*

« Rappelons à notre mémoire, nous dit Bossuet, toutes les paroles de Jésus-Christ, sur le sujet de Judas dans cette nuit dès le lavement des pieds. *Vous êtes purs, disait-il, mais non pas tous.* Car il savait qui était celui qui devait le trahir [...] Ce n'était pas seulement pour l'instruction de ses fidèles disciples que Jésus-Christ parlait ainsi ; c'était pour la conversion de ce perfide. Car qu'y a-t-il de plus puissant pour convertir un pécheur que de lui dire : *Tu es vu* » (*Méditations sur l'Évangile*, collection Bouquins, 2017, p. 968). L'esprit logique de Bossuet n'est assurément pas à la hauteur de ses dons d'écrivain. Ceux-ci sont très grands, mais celui-là est quasi inexistant. Bossuet nous invite ici à admirer la grande sagesse du Christ qui a su choisir la méthode la plus efficace pour convertir Judas. Mais comment expliquer alors que cette méthode si efficace, cette méthode quasi infaillible soit restée sans effet ? Et surtout, pourquoi Jésus-Christ aurait-il essayé de

dissuader Judas de le trahir puisque sa trahison faisait partie du plan divin. Judas devait trahir Jésus pour que celui-ci pût racheter l'humanité.

\* \* \*

Selon Malebranche, Dieu ne peut vouloir l'anéantissement de quoi ou de qui que ce soit, car « il faudrait que Dieu fût capable d'avoir une volonté, dont le néant serait le terme. Or le néant n'a rien de bon ni d'aimable. Dieu ne peut donc l'aimer ou le vouloir d'une volonté positive » (*Méditations chrétiennes*, Aubier, 1928, p. 79). Mais qu'à cela ne tienne ! Car « Dieu peut anéantir son ouvrage, parce qu'il peut cesser de vouloir que cet ouvrage subsiste » (*ibidem*).

Comme le sait chacun de ceux qui le savent, Malebranche était un oratorien. Mais, quand on le lit, on se dit continuellement qu'il aurait fait un excellent jésuite.

\* \* \*



« La circoncision de la chair, écrit Lactance, n'avait pas été ordonnée sans raison. Dieu aurait pu créer l'homme sans prépuce, s'il l'avait jugé à propos. Il l'a créé avec un prépuce, afin que la circoncision qui en serait faite fût la figure d'une seconde circoncision par laquelle le cœur est découvert. La partie qui est retranchée par la circoncision, est une partie qui est honteuse et qui a du rapport avec le cœur. La cérémonie par laquelle on le retranche nous apprend que nous devons avoir le cœur découvert, et ne cacher rien de honteux dans les replis de nos consciences ». (*Institutions divines*, IV, 17). Voilà qui est ahurissant. Lactance n'a strictement rien compris à la circoncision dont pourtant la signification saute aux yeux. C'est une invitation très claire à user du membre viril de la façon la plus débridée.

\* \* \*

Comme plus tard Thérèse d'Avila, Angèle de Foligno a bénéficié de nombreuses visions du Christ

qui se plaisait à lui faire découvrir les stigmates de sa Passion. « Il me montrait, dit-elle, toutes les tortures de sa tête, les poils de sourcils, les poils de barbe arrachés ! » (*Le livre des visions et instructions*, Points Sagesse, p. 48). On le voit, Angèle de Foligno nous fournit des détails précieux sur la Passion du Christ, détails qui, sans elle, seraient sans doute restés inconnus. Car les évangiles ne parlent nulle part de ces poils de sourcils et de ces poils de barbe que les bourreaux du Christ lui ont arrachés. On savait déjà, en revanche, grâce à une autre mystique, Angélique Follassonne, qu'ils lui avaient arraché les poils du nez et des oreilles.

\* \* \*

« Il est faux, affirme Malebranche, que l'absence de l'âme soit la cause de ce que le corps perd le mouvement et la chaleur. C'est au contraire à cause que le corps n'est plus propre à faire ses fonctions, que l'âme l'abandonne » (*Méditations chrétiennes*, Aubier, éditions Montaigne, 1955p. 101). Ainsi, selon Malebranche, le corps ne meurt pas parce que l'âme le quitte ; l'âme le quitte parce qu'il meurt. On comprend aisément pourquoi l'âme

quitte le corps une fois qu'il est mort : qu'en ferait-elle ? En revanche on ne comprend pas pourquoi le corps meurt, si l'âme, qui est censée l'animer, attend qu'il soit mort pour l'abandonner. Logiquement le corps ne peut pas mourir tant que l'âme ne le quitte pas, or, nous dit Malebranche, l'âme ne peut pas le quitter tant qu'il n'est pas mort. Voilà qui est bien étrange.

\* \* \*

Le *Sermon sur la mort* de Bossuet est un grand chef-d'œuvre et le premier point compte parmi les plus belles pages de la littérature française Mais Bossuet est toujours Bossuet, il ne saurait rester longtemps sans nous sortir une énorme sottise et c'est ce qu'il fait vers la fin du sermon. « Ne vous persuadez pas, dit-il, que nous devons regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une chair de péché, comme parle le

saint Apôtre » (*Sermon sur la mort et autres sermons*, Garnier-Flammarion, p. 148). Bossuet ose prétendre, on le voit, que la corruption n'est pas un phénomène naturel. Il n'est pourtant nullement besoin de faire appel aux « raisonnements de la médecine » pour se convaincre du contraire. La corruption peut d'ailleurs commencer avant la mort. On parle alors de gangrène. Celle-ci touche le plus souvent les pieds et les mains, mais elle peut atteindre aussi les poumons, les intestins ou le foie. La gangrène cérébrale est heureusement beaucoup plus rare, mais il semble bien que Bossuet en ait été atteint.

\* \* \*

« Dieu veut directement la perfection de son Ouvrage, et il ne veut qu'indirectement l'imperfection qui s'y rencontre », nous dit Malebranche (*Méditations chrétiennes, op. cit.*, p. 131). Que Dieu veuille la perfection de son ouvrage, c'est bien normal. Qu'on y trouve pourtant des imperfections, qu'on en trouve même beaucoup, c'est beaucoup moins normal. Qu'est-ce à dire ? On l'a souvent remarqué, il y a chez Malebranche des formules qui

peuvent faire penser à Freud, notamment celle-ci : « Il se peut faire que ce que nous en [notre âme] connaissons ne soit presque rien de ce qu'elle est en elle-même [...] La conscience que nous avons de nous-mêmes ne nous montre peut-être que la moindre partie de notre être » (*La Recherche de la vérité*, bibliothèque de la Pléiade, p. 350). Comprendons donc que, comme celle de l'homme, la conscience que Dieu a de lui-même n'est que partielle. Consciemment il voulait que son ouvrage fût parfait, mais inconsciemment il souhaitait qu'il fût plein d'imperfections afin d'être plus distrayant. Il ne s'en est rendu compte qu'une fois la Création accomplie.

\* \* \*

« Ce fut alors, écrit Angèle de Foligno, que Dieu voulut m'enlever ma mère, qui m'était, pour aller à lui, d'un grand empêchement. Mon mari et mes fils moururent aussi en peu de temps. Et parce que, étant entrée dans la route, j'avais prié Dieu qu'il me débarrassât d'eux tous, leur mort me fut une grande consolation » (*op. cit.*, p. 47). Le traducteur a cru bon de mettre une note : « Il est bien entendu

que ces sentiments exceptionnels tiennent à la voie exceptionnelle par où était conduite Angèle de Foligno ». Si l'on comprend bien, ces sentiments seraient révoltants s'ils n'étaient si admirables. Mais ils ne sont ni l'un ni l'autre, car, à l'évidence, Angèle de Foligno était complètement foldingue.

\* \* \*

Dans son livre *Catholicisme* (éditions du Cerf, 1962, p. 190), le père Henri de Lubac cite ce propos de Jean Schlumberger : « Il faudra bien que le christianisme finisse par accepter cette évidence qu'il est lié à une culture et à des modes de pensée qui ne sont pas universels » (*Sur les frontières religieuses*, Gallimard, 1930). Et il le commente ainsi : « Idée désastreuse, idée mortelle, qu'entretiennent un trop lourd passé et trop d'apparences présentes. Idée qui trouve encore en nous-mêmes trop de complicités secrètes, et que seul un grand dépouillement intérieur est capable de vaincre ». Le père de Lubac a tout à fait raison. Cette idée est effectivement désastreuse, elle est effectivement mortelle pour la foi chrétienne. Et seul, en effet, peut la vaincre « un grand dépouillement

intérieur », c'est-à-dire l'abandon de toute réflexion et un absolu renoncement à toute forme d'esprit critique.

\* \* \*

Nietzsche a justement qualifié d'« extraordinaire farce philologique » l'ensemble des interprétations que nous proposent les exégètes chrétiens pour essayer de prouver que l'Ancien Testament ne cesse d'annoncer le Nouveau. Elles sont, en effet, pour la plupart bien saugrenues. Parmi les plus gratinées, on peut citer l'explication que nous donne saint Ambroise de cette phrase du psaume CXIII : « Le Jourdain s'est retourné en arrière ». « Ces paroles, dit-il, annonçaient le futur mystère du bain salutaire, dans lequel les enfants baptisés renaissent à une vie nouvelle et sont dépouillés de la malice primitive qu'ils avaient revêtue avec la nature » (*Traité sur l'évangile de Luc*, I, 46). Cette interprétation ne saute assurément pas aux yeux.

La phrase que saint Ambroise prétend expliquer se trouve dans le verset 3 :

La mer voit et s'enfuit,

Le Jourdain retourne en arrière.

La Bible de Jérusalem commente ainsi ce verset : « Cet hymne met en parallèle, cf. Ps 66 6 +, le passage de la mer des Roseaux et celui du Jourdain, Ex 14 et Jos 3 ». On le voit, loin d'annoncer le Nouveau Testament, ce verset rappelle deux épisodes semblables de l'Ancien Testament. Dans les deux cas, en effet, l'eau s'est retirée devant les hébreux pour leur permettre de traverser à sec. Saint Ambroise s'est bien gardé de les évoquer, car le fait que l'eau se soit retirée n'incite guère à penser au baptême.

\* \* \*

« Hélas ! dit saint Jean de la Croix, pour des plaisirs de courte durée, il y aura des tourments terribles et éternels » (*La montée du Carmel, Œuvres spirituelles*, Seuil, 1947, p. 377). C'est sans doute ce qui faisait dire à Grégoire de Nysse : « Dieu, par nature, est toute bonté. Il est toute bonté concevable, ou plutôt il dépasse toute bonté qu'on peut concevoir et comprendre » (cité par Henri de Lubac, *Catholicisme, op. cit.*, p. 252).



\* \* \*

« Il n'est pas vrai que l'homme, ainsi qu'on semble quelquefois le dire, ne puisse organiser la terre sans Dieu. Ce qui est vrai, c'est que, sans Dieu, il ne peut en fin de compte que l'organiser contre l'homme » (Henri de Lubac, *Le Drame de l'humanisme athée*, 10/18, 1944, pp. 8-9). Il est vrai que ceux qui ont prétendu organiser la terre sans Dieu, l'ont souvent fait contre l'homme. Les communistes et les nazis ne nous l'ont hélas ! que trop prouvé. Mais s'ils ont causé des maux innombrables et effroyables, ce n'est pas parce qu'ils ont rejeté Dieu, ce n'est pas parce qu'ils ont abandonné le dieu de la religion, c'est parce qu'ils l'ont remplacé par un autre dieu. Ils ont remplacé le culte de Dieu par celui d'Hitler, de Staline et de Mao. Ils ont remplacé l'Église par le Parti. Ils ont eu leurs dogmes et leurs livres saints, le *Manifeste du parti communiste*, *Mein Kampf* ou le *Petit Livre rouge*. Si l'on veut avoir une chance d'organiser la terre pour l'homme, il faut bannir non seulement Dieu, mais tous ses substituts.

\* \* \*

Je me suis toujours demandé pourquoi l'Église nous présentait le dogme de La Trinité comme un mystère. L'explication en est pourtant très simple : jamais Dieu sans trois.

\* \* \*

Comme chacun le sait, à la résurrection tous les corps seront entièrement restaurés. Tous ceux qui ont subi des amputations retrouveront ainsi les membres qu'ils avaient perdus. N'en doutons donc pas ! Origène retrouvera ses génitoires.

\* \* \*

« Sans une grâce toute particulière de Dieu, qui nous donne l'intelligence des actions et des paroles de chacun des prophètes, on ne peut les expliquer, et comment dès lors en parler ? Et si on en parle sans les comprendre, ne s'expose-t-on pas au ridicule et au mépris ? » (Justin, *Dialogue avec Tryphon*, XCII, 1). Les prophètes sont inspirés par Dieu, mais il faut une grâce particulière de Dieu pour les comprendre. Il en est, bien sûr, de même pour tous les autres auteurs des Saintes Écritures et l'on peut sans doute trouver cela étrange. Quoi qu'il en soit, quand j'ouvre la Bible, j'éprouve toujours une certaine gêne à la pensée que Dieu, qui est déjà si occupé, va se croire obligé de m'assister tout au long de ma lecture. Et c'est pourquoi je marque toujours une petite pause quand j'arrive au bas d'une page. Je veux lui laisser le temps de souffler un peu.

\* \* \*

Comme on le sait, les corps que nous retrouverons à la Résurrection auront été entièrement révisés et toutes leurs imperfections auront été corrigées. Mais certains, et surtout certaines, n'ont pas eu la patience d'attendre la

Résurrection et ont fait appel à la chirurgie esthétique. Que se passera-t-il alors au jour de la Résurrection ? On peut penser qu'une commission d'anges spécialisés jugera si l'opération était justifiée ou non, et décidera alors de la prendre ou non en compte. Mais il y aura des cas très délicats comme celui de cette américaine qui avait fait mettre les cendres de son mari dans ses implants mammaires.

\* \* \*

L'exégèse est l'art de faire dire aux Saintes Écritures ce que l'Église aurait souhaité qu'elles dissent, mais que l'Esprit Saint a oublié ou négligé de leur faire dire.

\* \* \*

« Il n'y aura plus d'autre révélation » dit le *Catéchisme de l'Église catholique* (op. cit., p. 32). On le voit, l'Église ne veut à aucun prix d'une nouvelle

Révélation et on la comprend. Il lui a fallu des siècles et des centaines de conciles pour digérer la première, et encore n'est-ce pas tout à fait fini puisque les théologiens continuent à discuter pour savoir ce que Dieu vraiment dit. Il est donc bien normal qu'elle n'ait aucune envie de remettre ça.

\* \* \*

« Marie, nous dit Pie XII, ayant été préservée du péché originel et n'ayant commis aucun péché personnel a été élevée à la gloire du ciel, après la fin de sa vie terrestre, en corps et en âme. Rien n'obligeait, en effet, son enveloppe charnelle à attendre la résurrection des corps à la fin des temps » (Constitution *Munificentissimus Deus*, 1<sup>er</sup> novembre 1950). Elle aurait, en effet, risqué d'attendre très longtemps.

\* \* \*

Le 17 mai 1979, la Congrégation pour la doctrine de la foi a publié une « Lettre *recentiores episcoporum synodi* à tous les évêques membres des conférences épiscopales sur quelques questions concernant l'eschatologie » On y lit ceci : « En ce qui concerne les conditions de l'homme après la mort, le danger de représentations imaginatives et arbitraires est particulièrement à redouter, car leurs excès entrent pour une grande part dans les difficultés que rencontre souvent la foi chrétienne. Les images employées dans l'Écriture méritent cependant le respect. Il faut en saisir le sens profond, en évitant le risque de trop les atténuer, ce qui équivaut souvent à vider de leur substance les réalités qu'elles désignent ». Cette déclaration, à dessein sans doute, n'est pas très claire. Mais on peut, je crois, la traduire ainsi : « Il ne faut pas prendre à la lettre ce que nous dit l'Écriture sur notre sort après la mort, car les images qu'elle emploie sont tout à fait puériles. Il faut donc en chercher le sens profond, mais, comme l'on n'est pas sûr du tout de le trouver, il faut veiller à ne pas rejeter définitivement les images de la Bible, car l'on sera sans doute, faute de mieux, trop heureux d'y revenir ».

\* \* \*

« Dieu, nous disent A. Barucq et H. Cazelles, utilise pour la composition des livres saints tous les éléments qui lui sont utiles et en particulier les aptitudes personnelles des écrivain » (« Les livres inspirés », in A. Robert et A. Feuillet, *Introduction à la Bible I*, p. 25). Si l'on comprend bien, Dieu choisit toujours les meilleurs spécialistes. Mais on se demande bien pourquoi il a alors demandé à Moïse de nous décrire la Création du monde. Aristarque de Samos aurait bien mieux fait l'affaire.

\* \* \*

« Même si la Révélation est achevée, dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, elle n'est pas complètement explicitée ; il restera à la foi chrétienne d'en saisir graduellement toute la portée au cours des siècles » (*op. cit.*, article 66). Voilà qui est assez étrange. Les choses auraient assurément été beaucoup plus claires si Dieu avait dit aux hommes : « Je vais vous faire une révélation, mais ce sera à

vous de décider de ce que j'aurai dit et vous aurez jusqu'à la fin des temps pour le faire ».

\* \* \*

En avril 2006, devant les jeunes du diocèse de Rome, le pape Benoît XVI a déclaré que « la Résurrection du Christ était le saut qualitatif le plus décisif dans l'histoire de l'évolution ». Une chose est sûre : la naissance du futur Benoît XVI n'a pas constitué un saut qualitatif dans l'histoire de l'évolution.

\* \* \*

Comme chacun sait, le Christ nous a tant aimés qu'il a donné sa vie pour nous. Mais, quand un homme donne sa vie, il ne peut pas la reprendre. Le Christ, lui, l'a retrouvée moins de trois jours après. Tous les hommes, et ils sont innombrables, qui ont



donné leur vie pour sauver les autres ou pour défendre une juste cause, ont donc eu beaucoup plus de mérite à le faire que n'en a eu le Christ et, au premier chef, les incroyants qui n'attendent rien après la mort.

\* \* \*

« Plus nombreux sont les réprouvés que les Élus, écrit saint Bonaventure, pour montrer que le salut vient d'une grâce spéciale et la damnation de la justice commune. Nul donc ne peut se plaindre de la volonté divine, car elle fait tout avec rectitude. Bien plus devons-nous rendre grâces et honneur à l'ordonnance de la providence divine. » (*Breviloquium*, 2, 9). Si l'on comprend bien, il y aurait pu y avoir autant d'Élus que de réprouvés, voire plus, voire beaucoup plus ; il y aurait peut-être même pu n'y avoir que des Élus. Mais, outre que, dans cette dernière hypothèse, on n'aurait sans doute pas compris que tous les hommes sans exception méritaient d'être damnés, la miséricorde divine aurait été fâcheusement banalisée. Pour qu'elle brillât de tout son éclat, pour que l'on comprît bien quelle

faveur extraordinaire Dieu avait faite aux Élus, il fallait qu'ils fussent peu nombreux et tant pis pour tous les autres. Et non seulement ceux-ci n'auront pas le droit de se plaindre de la Divine Providence, mais ils devront sans cesse la remercier et la louer.

\* \* \*

« Le véritable Islam, a déclaré le pape François, et une adéquate interprétation du Coran s'opposent à toute violence » (*Evangelii Gaudium*, 253). Le pape François n'a pas du beaucoup lire le Coran. On peut même se demander s'il ne l'a jamais ouvert. Car, tous ceux qui l'ont lu attentivement, et j'en suis, ne peuvent que souscrire à ce propos du grand spécialiste de l'islam qu'était Hans Jansen : « Si vous deviez enlever tous les versets du Coran qui incitent à la haine, il serait beaucoup moins épais. Il n'en resterait qu'un quart ou un cinquième » (cité par Jean Robin, *Ces grands esprits contre l'islam*, éditions Tatamis, 2013, p. 121).

\* \* \*

Parmi les exercices spirituels que préconise Ignace de Loyola, il y a celui-ci : « Demander le sentiment intérieur de la souffrance qu'endurent les damnés, afin que, si j'en venais à oublier par mes fautes l'amour du Seigneur éternel, du moins la cariante des peines m'aide à ne pas tomber dans le péché » (*Exercices spirituels, op. cit.*, p. 53). Si l'on comprend bien, le meilleur moyen de ne pas oublier l'amour du Seigneur éternel serait de pouvoir ressentir les souffrances que subissent éternellement les damnés. Voilà qui est bien étrange !

\* \* \*

« Une des douleurs les plus oubliées de Jésus-Christ, dit Angèle de Foligno, fut sa compassion pour lui-même. Ses tortures innombrables, et l'ineffable douleur dont il se voyait menacé fit qu'en se regardant lui-même, il eut le

cœur déchiré [...] Imaginez l'état de l'homme qui verrait d'une vue prophétique et infaillible la plus inouïe, la plus ineffable douleur s'a s'approcher de lui, avec la certitude d'être atteint, et qui aurait continuellement devant les yeux les détails de toutes ses tortures : il aurait pitié de lui-même » (*Le livre des visions et instructions*, op. cit., p. 172). On le voit, Angèle de Foligno s'est dit que, puisque le Christ, étant Dieu, était doté de prescience, il connaissait, sans doute depuis le sein de sa mère, tous les tourments qu'il subirait lors de sa passion. Cette Passion, il l'a donc subie par anticipation tout au long de son existence. Mais Angèle de Foligno oublie que la prescience du Christ lui permettrait aussi de savoir que ses tourments ne dureraient que du jeudi soir au vendredi vers 15 heures, soit moins de 24 heures, alors que tant d'hommes ont souffert atrocement pendant des jours, des semaines, des mois, voire des années. Il savait aussi qu'il ressusciterait le dimanche et qu'il en éprouverait, bien sûr, une immense satisfaction qui lui ferait bien vite oublier le mauvais moment qu'il venait de passer.

\* \* \*

« L'homme appelé par Dieu ne cesse de mesurer l'abîme de son impuissance, l'absurdité de son refus, l'inconséquence de sa dérobade. Sans cesse l'homme tente de s'approprier Dieu pour se faire "Dieu" » (Lustiger, *Osez croire, osez vivre*, folio actuel, p. 224). Le cardinal Lustiger est incapable de se mettre à la place de l'incrédule. Il n'arrive pas à comprendre que, pour celui-ci, Dieu n'a aucune réalité, qu'il n'est que le produit de l'imagination des hommes. L'incrédule ne cherche nullement à se faire Dieu. Il sait s'accommoder de sa condition, même si elle ne le satisfait pas. Il ne rêve nullement d'en sortir, parce qu'il sait bien que c'est impossible. C'est le croyant qui en rêve. C'est lui qui veut se faire Dieu. Et d'est ce que la religion lui promet, comme le dit lui-même un peu plus loin le cardinal Lustiger : « Et voici quelle est la promesse de Dieu : il donnera son Esprit Saint pour que l'homme vive de la puissance même de la vie divine » (*ibid.*, p. 225).

\* \* \*

Un certain nombre de pieux auteurs, convaincus que la foi chrétienne n'était nullement moribonde, mais qu'elle avait seulement besoin d'être présentée d'une façon un peu plus attrayante, ont publié sous la direction de Philippe Bacq et de Christoph Theobald un livre intitulé *Une nouvelle chance pour l'évangile* (éditions *Lumen vitæ* et Novalis, 2004). L'ayant ouvert au hasard, je suis tombé sur le passage suivant : « Croire pose un rapport à l'autre qui peut être constitutif de la place d'un sujet. L'autre constitue en chaque cas ce sur quoi l'on doit pouvoir compter. L'autre du croire est celui qui répond. Le croire pose donc un rapport à l'autre. La dynamique du croire tient là, dans ce postulat qu'il y a du répondant : si l'autre est crédible, c'est qu'il est cru croyant. À partir de cette anthropologie du croire que Michel de Certeau a si bien dessinée, la possibilité s'ouvre d'un horizon pastoral nouveau. Il ne s'agit plus de partir d'une Église définie par un dogme, une tradition et une hiérarchie dont la mission est de définir les contours d'un système d'emprise et de mesurer son influence, mais de la retrouver, entière, nouvelle et insue, au bout de l'écoute de ceux qui s'entre-disent leur foi. L'institution assure des repères de telle sorte que s'arrête le report indéfini du vraisemblable. Elle le fait en fixant des médiations, en accréditant les locuteurs autorisés et en produisant une compatibilité entre les énoncés pour en faire une collection non

contradictoire » (pp. 44-45). Quand on lit ces lignes si lumineuses et si fortes, on se demande bien pourquoi ce livre n'a eu, semble-t-il, que bien peu d'écho. Quel gâchis ! C'était sans doute la dernière chance de relancer la foi chrétienne.

\* \* \*

Selon saint Augustin, dans l'état d'innocence qui aurait été celui de l'homme si Adam n'avait pas péché, le membre viril, loin de n'en faire qu'à sa tête, se serait redressé à la demande et aurait exécuté fidèlement tous les mouvements qu'on lui aurait ordonné de faire. « Doit-il nous sembler étrange, écrit-il, que cet organe, dans l'innocence, obéisse à la volonté qui commande impérieusement à tant d'autres organes. Ne remuons-nous pas, quand nous voulons, la main ou le pied pour accomplir l'acte qui réclame son ministère ? Et cela, sans la moindre résistance, avec une facilité qui nous étonne chez les autres comme en nous-mêmes, et surtout dans les artisans en qui une industrielle agilité prête secours aux faiblesses et aux lenteurs de la nature. Et pourquoi donc ne croirions-nous pas que, sans le

péché et le honteux salaire du péché, la volonté n'eût trouvé en tous les organes que des esclaves obéissants ? » (*La Cité de Dieu*, Points Sagesse, 1994, tome 2, livre XIV, p. 183-184). On le voit, outre les tâches qu'on lui connaît, le membre viril aurait pu en accomplir beaucoup d'autres, à condition, bien sûr, qu'elles ne soient pas trop délicates. On aurait ainsi pu lui faire faire un peu de bricolage et lui confier par exemple de petits travaux de peinture. Mais c'est sans doute à la cuisine qu'il aurait rendu le plus de services, notamment pour remuer les sauces, faire monter la mayonnaise, battre les œufs en neige ou faire office de rouleau à pâtisserie. Et, par rapport aux autres outils ou instruments domestiques, il aurait présenté ce grand avantage qu'on n'aurait jamais risqué de le perdre : on aurait toujours su où le trouver.

\* \* \*

Le même saint Augustin nous explique un peu plus loin que dans l'état d'innocence les femmes auraient pu être fécondées tout en restant vierges : « L'œuvre de la transmission de la vie n'eût pas plus



attenté à la virginité des femmes que maintenant le flux menstruel à l'intégrité des filles. La même voie qui est une issue pour le sang, ne serait-elle pas aussi bien un passage pour la semence ?» (*ibid*, p. 189). On le voit, saint Augustin a oublié de nous expliquer comment cette semence aurait été produite. N'allons surtout pas croire que les hommes se seraient masturbés. Il leur aurait suffi, en effet, d'ordonner à leur pénis de produire de la semence, Après quoi, ils n'avaient plus qu'à la déposer, avec une petite cuiller, une grande cuiller ou une louche suivant la quantité produite, devant l'orifice. Mais saint Augustin a oublié aussi de nous dire comment cette semence aurait pénétré à l'intérieur du vagin et gagné l'utérus. On en est donc réduit à supposer qu'il existait alors à l'entrée du vagin un petit organe qui faisait office d'aspirateur. Tout cela est bien bizarre. Manifestement saint Augustin s'est trompé. En réalité, les femmes étaient alors munies d'un hymen coulissant qui s'ouvrait pour laisser passer le membre viril et se refermait lorsqu'il se retirait. Il en était de même à la naissance des enfants. L'hymen s'ouvrait pour les laisser sortir et se refermait aussitôt après. Ce dispositif diminuait de plus les risques de vaginite lesquels d'ailleurs étaient nuls, puisque aucune maladie ne frappait alors l'humanité.

\* \* \*

« Les impies, écrit l'oratorien Michel Mauduit, raisonnent comme si la Religion Chrétienne était simplement incertaine ; et ils agissent comme si elle était absolument fausse et impossible. Ils se déterminent à l'impiété avec autant de résolution que s'ils lui avaient fait son procès dans les formes et s'ils l'avaient convaincue de fausseté sur tous les articles » (*Traité de religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens*, 1698, éditions de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1996, p. 2096). Le père Mauduit n'arrive manifestement pas à admettre que les impies puissent considérer la religion chrétienne comme totalement absurde. Il préfère croire qu'ils la jugent « simplement incertaine » ce qui lui permet de leur reprocher leur inconséquence puisqu'ils s'abandonnent à l'impiété la plus totale. Mais contrairement à ce qu'il affirme, les impies n'ont aucun doute sur l'absurdité et donc sur la fausseté de la religion. Dans son livre le père Mauduit fait une large place au pari de Pascal. Mais, si l'on peut faire bien des objections à ce célèbre argument, si l'on peut notamment objecter à Pascal que les

apologistes d'une autre religion peuvent faire appel au même argument, comme l'a d'ailleurs fait Al-Ghazali pour l'islam, il suffit pour le ruiner d'une seule remarque. Pour qu'il puisse être valide, il faut admettre que, si faible, si infime, si infinitésimale qu'elle soit, la probabilité que la religion chrétienne soit vraie n'est pas absolument nulle. Or, pour l'incroyant, il n'y a pas une chance sur cent, une chance sur mille, une chance sur cent mille, une chance sur un million, une chance sur un milliard, une chance sur cent milliards de milliards, que la religion chrétienne soit vraie : il n'y a en a absolument aucune.

\* \* \*

« La foi, nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, est d'abord *une adhésion personnelle* de l'homme à Dieu ; elle est en même temps, et inséparablement, *l'assentiment libre à toute la vérité que Dieu a révélée* » (*op. cit.*, article 150). Si l'on comprend, pour avoir la foi, il faut croire en l'Écriture parce qu'elle est la vérité que Dieu a révélée. Mais

comment croire que l'Écriture est la vérité que Dieu a révélée, si l'on n'a pas déjà la foi ?

\* \* \*

« Le Dieu de la Bible, nous dit l'abbé Pierre Descouvemont, est *un vrai pédagogue*. Il sait qu'on ne peut pas tout faire comprendre à des enfants du jour au lendemain » (*Guide des difficultés de la foi catholique*, éditions du Cerf, 1989, pp. 333-334). L'abbé Descouvemont a tout à fait raison. Le Dieu de la Bible est un vrai pédagogue, un grand pédagogue. Il est le précurseur de Philippe Meirieu et de toute la pédagogie moderne dont la règle d'or est que les enseignants peuvent raconter n'importe quoi à leurs élèves ou à leurs étudiants à la condition expresse de ne jamais leur transmettre aucun savoir.

\* \* \*

Comme tout le monde le sait, à l'exception, bien sûr, de tous ceux, de très loin les plus nombreux, qui ne le savent pas, le pape Pie V a condamné en 1567, dans la bulle *Ex omnibus afflictionibus*, les erreurs du théologien Baius, l'un des principaux précurseurs du jansénisme. Il a notamment censuré la proposition suivante : « *Deus non potuisset ab initio talem creare hominem qualis nunc nascitur* » (Dieu n'aurait pas pu, à l'origine, créer l'homme tel qu'il naît actuellement). Or, d'un point de vue chrétien cette condamnation apparaît tout à fait illogique. Si l'on croit, en effet, au péché originel, et l'on n'est pas chrétien si l'on n'y croit pas, on ne peut que souscrire à la proposition de Baius et saint Augustin l'aurait certainement fait sans la moindre hésitation. Comment aurait-il pu ne pas le faire, lui qui, dans *La Cité de Dieu*, fait une description si idyllique de l'état d'innocence, c'est-à-dire celui où nous serions si Adam n'avait pas péché, et une description si sombre, si noire, si effrayante de ce qu'est notre condition à cause de la Chute originelle ? Celle-ci serait évidemment parfaitement injuste, si elle n'était pas une punition, la punition de la faute que le premier homme a transmise à toute sa descendance. Comment donc Dieu, qui est censé être parfaitement juste et souverainement bon, aurait-il pu créer des êtres aussi misérables ? Saint Thomas aurait certainement aussi souscrit, lui aussi, à la proposition de Baius ainsi sans doute que la très

grande majorité des pères grecs et des pères latins. L'un d'entre eux d'ailleurs, bien avant Baius, a explicitement exprimé la même idée. Voici, en effet, ce qu'écrit saint Bonaventure : « Si dès le commencement, Dieu avait créé l'homme au milieu de tant de misères il n'y aurait ni pitié ni justice ; [...] si Dieu nous avait remplis de tant de misères ou permis que nous le soyons sans aucune faute, la divine providence ne nous gouvernerait ni avec pitié, ni selon la justice. Notre état actuel, sous le gouvernement d'un Dieu juste et bon, ne peut donc résulter que d'une punition » (cité par Jean Delumeau, *Le péché et la peur : La culpabilisation en Occident, 13<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles*, Fayard, 1983, p. 279). La condamnation de la proposition de Baius était donc singulièrement mal venue. Mais Pie V avait une excuse : il ne savait pas qu'il était infallible, le dogme de l'infailibilité pontificale n'ayant été promulgué que le 18 juillet 1870. S'il l'avait su, nul doute qu'il aurait réfléchi un peu plus.

\* \* \*

« Lorsque nous disons, par exemple, écrit le père Henri Bouillard, que Dieu est bon, nous savons qu'il ne l'est pas à la manière des hommes. Nous devons donc nier le mode humain de signification et dire que, de ce point de vue, il n'est pas bon. Mais cette négation ne détruit pas la chose désignée ; elle signifie seulement que Dieu est bon en un sens éminent qu'il nous est impossible de préciser » (*Logique de la foi*, Aubier, 1964, p. 56). Si l'on comprend bien ce que nous dit le père Bouillard, Dieu n'est pas bon, si l'on prend ce mot dans le sens que tous les hommes lui donnent. Cela pourtant ne l'empêche nullement d'être bon et même suprêmement bon, si l'on donne à ce mot un autre sens que l'on ne peut préciser. Voilà qui est bien déconcertant. Qu'est-ce qu'un sens que l'on ne peut préciser sinon un sens que l'on ne connaît pas ? Mais employer des mots dans un sens que l'on ne connaît pas n'a strictement aucun sens.

\* \* \*

« Adam a été moins puissant pour nous perdre, écrit le père Henri Rondet, que le Christ ne

l'a été pour nous sauver ; d'un côté, une seule transgression amène la mort sur toute la race, de l'autre de multiples fautes sont effacées par l'acte unique du Sauveur » (*Le Péché originel dans la tradition patristique et théologique*, Fayard, 19680, pp. 30-31). Voilà qui est bien difficile à comprendre. Car, si Adam a causé la perte de tous les hommes, le Christ qui est, en principe, venu pour les sauver tous, n'en a, en réalité, sauvé qu'une partie. Et pendant très longtemps l'Église a affirmé que le nombre des Élus était très faible, voire infime, par rapport à celui des réprouvés. Certes ! le nombre des Élus a depuis nettement progressé. Mais, quand bien même tous les hommes seraient sauvés par le Christ, ce qui officiellement n'est toujours pas le cas, il ne l'emporterait pas sur Adam : ils seraient tous les deux à égalité.

\* \* \*

Selon Malebranche, Dieu « n'a permis le péché d'Adam et la corruption de la nature, que pour favoriser l'Incarnation de son Fils, pour la rendre nécessaire, ou pour en être l'occasion » (*Conversations chrétiennes*, folio essais, Gallimard,



1994, p. 114). Mais manifestement Malebranche n'a pas osé exprimer clairement toute sa pensée. Faisons-le pour lui : Dieu n'a pas « permis » « le péché d'Adam ; il l'a voulu. Il ne nous a pas envoyé son fils parce qu'Adam avait péché ; Adam a péché pour que Dieu nous envoyât son fils. Ce n'est pas Satan qui a poussé Adam à pécher ; c'est Dieu lui-même.

\* \* \*

Le père Michel Salamolard a écrit un livre intitulé *En finir avec le péché originel*, éditions jésuites, 2015). Mais comme il sait bien qu'il ne paraît pas très catholique de vouloir se débarrasser du péché originel, il a cru pouvoir invoquer le concile de Trente et le pape Pie XII pour essayer de montrer que des voix très autorisées avaient exprimé le même souhait que lui, bien qu'en des termes volontairement voilés : « Remarquons au passage une précision intéressante du canon 4 (alinéa 2) : “Car on ne peut comprendre autrement ce que dit l'Apôtre : “Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la

mort a passé dans tous les hommes, tous ayant péché en lui” (Rm 5, 12), si ce n’est comme l’a toujours compris l’Église catholique répandue en tous lieux”. Le concile semble ici faire preuve d’une certaine retenue et avouer une incapacité d’être trop affirmatif quand il dit “on ne peut comprendre autrement ce que dit l’Apôtre”. Cela laisse sous-entendre que l’impossibilité de comprendre n’est peut-être que momentanée : une meilleure compréhension de saint Paul, notamment de sa lettre aux Romains pourrait conduire à une conclusion différente (voir plus loin chapitre 4). La formule rappelle celle de Pie XII parlant du polygénisme : “On ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s’accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l’Église enseignent sur le péché originel.” Il s’agit d’une mise en garde prudente plutôt que d’une décision définitive. Aujourd’hui, la question est ouverte. Un éventuel polygénisme ne mettrait pas en cause l’unité du genre humain dont l’origine est en Dieu » (pp. 31-32). Le père Salamolard aurait difficilement pu trouver des citations moins convaincantes. Il prétend que les pères conciliaires et Pie XII ont entrouvert la porte du placard dans lequel il voudrait reléguer pour toujours le péché originel. Mais, bien loin de vouloir entrouvrir la porte, les pères conciliaires et Pie XII ont manifestement voulu la verrouiller. Quand les pères conciliaires

disent qu'on ne peut comprendre saint Paul autrement que l'Église l'a toujours compris, et à juste titre puisque c'est ce que saint Paul a effectivement dit, il faut tout même un sacré culot pour prétendre qu'ils ont suggéré qu'il fallait le comprendre tout autrement et surtout ne pas croire qu'il avait vraiment dit ce qu'il a si évidemment dit. Et, quand Pie XII affirme qu'on ne voit absolument pas comment on pourrait concilier le polygénisme avec la doctrine de l'Église, c'est se moquer du monde de vouloir lui faire dire que le polygénisme ne pose aucun problème.

\* \* \*

« L'amour de l'ordre, la charité ardente et dominante, écrit Malebranche, ne se peut acquérir par les forces du libre arbitre. C'est une grâce que l'homme ne peut obtenir que par les secours de la grâce » (*Méditations chrétiennes, op. cit.*, pp. 252-253). Autrement dit, on ne peut recevoir la grâce que si on l'a déjà reçue. Si Malebranche avait été ministre de l'éducation, il aurait décrété que l'on ne pourrait candidater à un concours qu'à la condition d'y avoir été préalablement reçu.

\* \* \*

« Le simple fait de notre appartenance à la race humaine, nous dit l'abbé Pierre Descouvemont, ne suffisait pas à faire de nous des enfants de Dieu à part entière. Tous les hommes sont appelés à le devenir, mais ce "passage" en Dieu suppose un "passeur", un "médiateur" : il faut que le Fils unique vienne empoigner les hommes pour que "par Lui, avec Lui et en Lui", ils entrent effectivement, dans l'élan de l'Esprit, au sein de la famille trinitaire » (*Guide des difficultés de la foi catholique, op. cit.*, pp. 398-399). La Sainte Écriture nous dit pourtant que Dieu a créé les hommes à son image. Logiquement ils devraient donc être pleinement ses enfants. Pour l'abbé Descouvemont, cela n'a cependant pas suffi et Dieu a dû faire appel à son Fils lequel a réussi là où son Père avait échoué. Voilà qui est bien étrange. Mais, de fait, le Christ est devenu le chouchou d'une partie de l'humanité et Dieu le Père n'a plus été qu'une sorte de Super Saint Esprit, c'est-à-dire pas grand-chose.

\* \* \*

Dans l'exorde du *Sermon sur la Trinité*, Bossuet évoque les saints mamours auxquels se livrent entre eux le Père, le Fils et le Saint Esprit : « Nous verrons le Saint Esprit, ce torrent de flammes, procéder des embrassements mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et le baiser du Père et du Fils » (*Œuvres oratoires*, édition de Joseph Lebarq, revue par Ch. Urbain et E. Levesque, Desclée de Brouwer, tome II, pp. 48-49). Cela est assurément bien touchant, mais les trois compères paraissent tellement se complaire entre eux que l'on se demande bien pourquoi ils ont éprouvé le besoin de nous créer.

\* \* \*

« La création est l'œuvre commune de la sainte Trinité », affirme le *Catéchisme de l'Église catholique* (*op. cit.*, article 292). C'est, en effet, la

doctrine de l'Église. Mais la très grande majorité des chrétiens l'ignore et croit, au contraire, que Dieu le Père a tout fait tout seul. Car c'est, en effet, ce que suggère le récit de la Genèse. Il existerait pourtant, enfermée tout au fond des caves du Vatican, une très vieille vidéo, la première de toutes, où l'on voit le Père façonner la tête et les membres supérieurs d'Adam, le Christ façonner le tronc, le Saint Esprit, les membres inférieurs et les organes génitaux. En ce qui concerne la création d'Ève, on voit le Christ ouvrir la poitrine d'Adam, le Père prélever la côte, laissant au Saint Esprit le soin de recoudre. Malheureusement les trois compères n'arrêtent pas de rigoler et de faire des plaisanteries douteuses, raison pour laquelle l'Église n'a jamais montré cette vidéo.

\* \* \*

« On a fait voir, écrit Leibnitz, que chez les anciens la faute d'Adam a été appelée *felix culpa*, un péché heureux, parce qu'il avait été réparé avec un avantage immense par l'incarnation du Fils de Dieu, qui a donné à l'univers quelque chose de plus noble que tout ce qu'il y aurait eu sans cela parmi les

créatures » (*Essais de théodicée, op. cit.*, p. 364). On pourrait, bien sûr, objecter à Leibnitz que cet « avantage immense » n'est pas évident. Avant la faute d'Adam, en effet, personne ne souffrait, personne ne mourait, personne n'était damné. Depuis la faute d'Adam, tous les hommes souffrent tous les hommes meurent et un grand nombre d'entre eux sont damnés. Mais qu'à cela ne tienne ! La venue du Christ, grâce à la faute d'Adam, a rendu l'univers plus noble.

\* \* \*

« Les chrétiens qui ont reçu la grâce d'une foi authentique, nous dit l'abbé Pierre Descouvemont dans son *Guide des difficultés de la foi catholique*, croient fermement qu'ils sont nés quelque vingt siècles après ce moment privilégié de l'Histoire où le verbe de Dieu est venu s'entretenir lui-même avec les hommes pour leur apporter une Vérité définitive » (*op. cit.*, p. 131). Si vraiment Dieu a apporté aux hommes une Vérité définitive, on se demande bien pourquoi, vingt siècles plus tard, l'abbé Descouvemont a cru bon d'écrire un livre sur les difficultés de la foi catholique.

\* \* \*

« Le père Michel Quesnel (*Jésus, l'homme et le fils de Dieu*, Flammarion, 2004) écrit, nous apprend Jacques Duquesne, qu'il faut "repenser la théologie de la Rédemption" » (*Marie*, Plon, 2004, p. 225) Ainsi, au bout de deux mille ans, les théologiens en sont encore à se demander ce qu'est au juste la Rédemption. Mais qu'ils se rassurent ! Dans deux mille ans plus personne ne se posera de questions sur la Rédemption.

\* \* \*

La grande majorité des chrétiens croient, bien sûr, que Marie a été fécondée sans pénétration masculine, mais ils ignorent généralement qu'elle est restée vierge même après la naissance du Christ. C'est pourtant la doctrine de l'Église. Saint Thomas l'affirme : « Sans aucun doute, il faut affirmer que la



mère du Christ est demeurée vierge même en enfantant. Car le prophète ne dit pas seulement : “Voici que la Vierge concevra”, mais il ajoute : “Elle enfantera un fils” » (*Somme théologique*, tome IV, p. 223). Et le *Catéchisme de l'Église catholique* le réaffirme clairement : « L'approfondissement de sa foi en la maternité virginale a conduit l'Église à confesser la virginité réelle et perpétuelle de Marie même dans l'enfantement du Fils de Dieu fait homme. En effet la naissance du Christ “n'a pas diminué, mais consacré l'intégrité virginale” de sa mère » (*op. cit.*, article 499). On le voit, le *Catéchisme de l'Église catholique* va plus loin que saint Thomas. Celui-ci se contente de dire que la naissance du Christ a été virginale comme l'avait été sa conception. Le *Catéchisme de l'Église catholique* ne craint pas de dire, lui, que la virginité de Marie est sortie renforcée de la naissance du Christ. Assurément un hymen qui résiste au passage d'un enfant doit être d'une solidité à toute épreuve. Quoi qu'il en soit, si l'Église a toujours volontiers parlé de la conception virginale du Christ, elle est, au contraire, toujours restée très discrète sur sa naissance non moins virginale. On comprend facilement pourquoi. En effet, à partir du moment où l'on croit en l'existence du Saint Esprit, on peut admettre assez aisément qu'il puisse jouer les passe-murailles. Mais il est bien difficile d'admettre que l'enfant Jésus ait pu sortir du ventre de Marie

sans endommager son hymen. Mieux vaut donc en parler le moins possible.

\* \* \*

On rencontre chez les théologiens tellement de propos effarants qu'il serait bien vain de vouloir en établir un classement et de donner la palme à tel théologien plutôt qu'à tel autre. Mais, parmi ceux qui pourraient y prétendre, je proposerais volontiers saint Thomas qui écrit ceci : : « C'est aussi ce qui fait que, quoique le péché d'Adam ait été détruit par sa pénitence, suivant ce qu'on lit au livre de la Sagesse (X, 2) : "La sagesse l'a tiré de son péché," sa pénitence, toutefois, a été insuffisante à détruire le péché de ses descendants, parce que sa pénitence a été un acte personnel, ce qui ne s'étendait pas au-delà de sa personne ». (Commentaire de l'Épître aux romains, V, 12). Ce propos paraît tellement monstrueux que l'on se demande d'abord si l'on a bien compris. Cela ne fait pourtant aucun doute : Saint Thomas affirme que l'auteur du péché originel, Adam, est sauvé tandis que tous ses descendants, à qui il a transmis ce péché, ne le sont pas, sauf, bien sûr, s'ils adhèrent à la foi chrétienne et font preuve

d'une piété exemplaire. Logiquement pourtant, si un homme seulement devait ne pas échapper au châtement, ce ne pourrait être qu'Adam.

\* \* \*

« Dieu, dit saint François de Sales à Philothée, ne vous a pas mise au monde pour aucun besoin qu'il eût de vous, qui lui êtes du tout inutile, mais seulement afin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grâce et sa gloire. Et pour cela il vous a donné l'entendement pour le connaître, la mémoire pour vous souvenir de lui, la volonté pour l'aimer, l'imagination pour vous représenter ses bienfaits, les yeux pour voir les merveilles de ses ouvrages, la langue pour le louer et ainsi des autres facultés.

« Étant créée et mise en ce monde à cette intention, toutes actions contraires à icelle doivent être rejetées et évitées, et celles qui ne servent de rien à cette fin doivent être méprisées comme vaines et superflues » (*Introduction à la Vie Dévote, Œuvres*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1969, p. 49).

On le voit, saint François de Sales commence par dire à Philothée que Dieu l'a créée de façon

totallement désintéressée, qu'il n'a aucunement besoin d'elle et qu'elle ne peut lui servir à rien. Elle doit donc, ajoute-t-il, consacrer toute sa vie à le servir, ne penser qu'à lui, n'aimer que lui et le louer sans cesse. N'en doutons pas, Dieu est infiniment bon, mais il a parfois des oublis et, lorsqu'il a créé saint François de Sales, il a totalement négligé de le doter d'esprit logique.

\* \* \*

« D'ailleurs, nous dit Fénelon, Dieu nous propose beaucoup de vérités qui sont au-dessus de notre faible raison, il faut croire les mystères sans les comprendre. Nous devons un sacrifice à Dieu de tout nous-mêmes sans exception. Ce qui est le plus nous-mêmes, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est notre sagesse ; ainsi le sacrifice de notre esprit, que nous tenons, comme dit saint Paul, sous le joug de la foi, est le plus pur et le plus grand sacrifice que la créature raisonnable puisse faire de tout son fond à son créateur » (*Lettres et opuscules spirituels*, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, tome I, p. 765). Voilà encore un propos bien étrange. On ne peut, en

effet, décider de sacrifier son esprit parce que c'est lui qui décide. On ne peut donc sacrifier son esprit que si l'on a perdu l'esprit. C'est le cas de tous ceux qui croient des mystères sans les comprendre et de Dieu lui-même qui nous propose des vérités que nous ne pouvons pas comprendre.

\* \* \*

« Dieu, nous disent les pères A. Barucq et H. Cazelles, utilise pour la composition des livres saints tous les éléments qui lui sont utiles et en particulier les aptitudes personnelles des écrivains. Il ne choisit pas un émotif pour écrire les textes juridiques du Pentateuque, ni un esprit méticuleux pour composer le Cantique des cantiques Toutes les conditions sociales, toutes les cultures, tous les tempéraments peuvent ainsi être retenus : ils concourent à la variété d'une œuvre très riche où s'exprimera tout ce qu'est Dieu, tout ce qu'est ici-bas une activité divine aux aspects multiformes » (« Les livres inspirés », in A. Robert et A. Feuillet (dir.), *Introduction à la Bible I, Ancien Testament, op. cit.*, p. 25). Les pères Barucq et Cazelles prétendent, on le voit, que Dieu a choisi

pour être ses nègres les esprits les plus divers et les talents les plus variés afin que toute l'humanité puisse être représentée dans toute sa richesse et dans toute sa diversité. Mais il faut croire alors que l'humanité n'est constituée que d'individus profondément ignares, totalement dépourvus d'esprit critique et passablement allumés. Un seul paraît sensé, l'auteur de l'Ecclésiaste, mais il parle souvent comme un mécréant.

\* \* \*

« Il apparaît donc de plus en plus, écrit le père Salamolard, qu'en jetant les eaux usées du "péché originel", nous n'admirerions que mieux ce "bébé" resplendissant qu'est notre condition humaine baignant dans la lumière de la révélation » (*Pour en finir avec le péché originel, op. cit.*, p. 248). Je suis évidemment tout à fait d'accord pour jeter dans les toilettes « les eaux usées du péché originel », mais il faut jeter aussi le bébé, cet enfant Jésus si anormal qu'il est né d'une vierge. Le père Salamolard veut en finir avec le péché originel, mais ce ne saurait être qu'une première étape ; il faut aussi en finir avec le christianisme, il faut en finir avec les religions et il

faut en finir avec Dieu, comme le dit Richard Dawkins (*Pour en finir avec Dieu*, Perrin, 2009).

\* \* \*

« Quand il [Dieu] m'a fait, écrit Fénelon, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable ? non, sans doute ; car moi qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison, à laquelle je rapporte ce que je fais, Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce dessein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire, en un mot, de faire sa créature pour lui-même » (*Lettres et opuscules spirituels XLV, op. cit.*, pp. 758-759). Dieu nous a créés pour son plaisir et sa gloire, nous dit donc Fénelon. Dans ce cas, nous ne sommes pour lui que des jouets et des faire-valoir. Mais Dieu ne devrait pas avoir besoins de jouets et encore moins de faire-valoir. De plus, s'il nous a créés pour lui, il l'a donc fait par pur égoïsme. Pourquoi alors devrions-nous sans cesse le remercier et sans cesse le louer pour sa bonté ?

\* \* \*

« Je dis, écrit le cardinal Bellarmin, que, s'il y avait une vraie démonstration que le soleil se tient au centre du monde et la terre dans le troisième ciel, et que le soleil ne tourne pas autour de la terre mais que la terre tourne autour du soleil, alors il faudrait procéder avec beaucoup d'attention pour expliquer les Écritures qui semblent contraires [à cette démonstration] et il faudrait plutôt dire que nous ne les comprenons pas plutôt que de dire que serait faux ce qui est démontré » (Lettre au Père carme Paolo Antonio Foscarini, *in* Cardinal Paul Poupard (dir.) *Après Galilée. Science et foi : nouveau dialogue*, Desclée de Brouwer, 1994, p. 39). Si donc l'Écriture disait que deux et deux font cinq, il ne faudrait surtout pas en conclure que Dieu a tout faux ; il faudrait seulement dire qu'on ne le comprend pas. Mais aurait-on le droit de dire qu'il aurait alors mieux fait de se taire ?

\* \* \*



Le dogme de la Trinité est un extraordinaire sac de nœuds. L'Église affirme que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne forment qu'un seul et même Dieu, parce que, s'ils constituent trois Personnes bien distinctes, ils ont tous les trois la même nature, une nature divine. Mais tous les hommes aussi constituent des personnes distinctes et tous aussi ont la même nature. Pourtant, l'on n'a jamais vu trois hommes ne former qu'un être unique, même chez les triplés. L'Église affirme aussi que les trois Personnes divines, bien que distinctes, sont rigoureusement égales, aucune d'entre elles n'étant en quoi que ce soit ni supérieure ni inférieure aux deux autres. Mais l'Église nous dit en même temps que le Fils, s'il n'est pas créé, est engendré par le Père et que le Saint Esprit procède à la fois du Père et du Fils. Comment donc le Père, qui engendre le Fils et qui n'est, lui, engendré par personne, pourrait-il n'être pas supérieur au Fils et comment le Père et le Fils de qui procède le Saint Esprit, alors qu'eux-mêmes ne procèdent de personne, pourraient-ils ne pas être supérieurs au Saint Esprit ? L'Église ne nous l'explique pas. Et pourquoi donc, si les trois Personnes divines sont rigoureusement égales, l'Église cite-t-elle toujours le Père en premier, le Fils en deuxième et le Saint Esprit en troisième sans aucune exception depuis deux mille ans ? L'Église affirme encore que les trois Personnes divines

agissent en tout toujours de concert. Mais le Christ est le seul à s'incarner, le Père n'ayant à l'évidence jamais envisagé une seule seconde de s'incarner lui-même, et le Saint Esprit est le seul à féconder la Vierge Marie, le fils ayant jugé qu'il n'était pas à propos de participer à sa propre conception et le Père ayant préféré ne pas prêter la main à une opération quelque peu scabreuse. La plupart des chrétiens sont persuadés que la Création est l'œuvre du seul Dieu le Père. Ils se trompent, car l'Église affirme que le Père, le Fils et le Saint Esprit n'ont pas cessé d'œuvrer ensemble tout au long de la Création. Mais les chrétiens qui se trompent ont une bonne excuse, une très bonne excuse, la meilleure des excuses : le Credo. Voici, en effet, ce qu'ils récitent toutes les fois qu'ils assistent à la messe : « Je crois en un seul Dieu, le Père tout puissant qui a fait le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles. Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu [...] Je crois au Saint Esprit [...] ». Il est donc tout naturel qu'ils croient que la Création est l'œuvre du Père et de Lui seul. Beaucoup de théologiens se plaisent à dire qu'il faut repenser tel ou tel dogme, voire qu'il faut les repenser tous. Mais le cas de la Trinité semble vraiment désespéré.

\* \* \*

« Quel est l'homme de sens qui croira jamais que, le premier, le second et le troisième jours, le soir et le matin purent avoir lieu sans soleil, sans lune et sans étoiles, et que le jour, qui est nommé le premier, ait pu se produire lorsque le ciel n'était pas encore ? », se demande Origène. Il n'avait évidemment pas prévu que les plus grandes figures de l'Église accepteraient sans peine de croire que Dieu avait créé la lumière avant de créer le soleil. C'est le cas de saint Augustin pour qui il n'y a pas lieu de se poser de questions à ce sujet : « On se demande ordinairement, comment la lumière corporelle a pu exister avant le ciel et les flambeaux du ciel dont il n'est parlé qu'ensuite. Mais il n'est pas facile, il est- même absolument impossible à l'homme de découvrir si au-delà du ciel il y a une lumière spéciale qui soit répandue dans l'espace et qui enveloppe le monde. Néanmoins comme on peut encore comprendre ici la lumière incorporelle, en admettant qu'il est parlé dans ce livre non-seulement des créatures visibles, mais de tous les êtres de la création ; qu'est-il besoin de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet ? » (*De Genesi ad litteram*, 21).

Saint Thomas trouve, lui aussi, tout à fait normal que Dieu ait créé la lumière le premier jour et qu'il ait attendu le quatrième jour pour créer le soleil : « Ce qui est la condition indispensable à l'existence du jour doit être créé dès le premier jour. Or, sans la lumière, il ne peut y avoir de jour. Il fallait donc que la lumière fût faite le premier jour » (*Somme théologique*, tome I, p. 618).

Bossuet, quant à lui, ne s'étonne nullement que Dieu ait créé la lumière et les végétaux avant le soleil, car il croit bien savoir pourquoi : « Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourraient croire qu'il en est le créateur. Mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

« Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière, avant même de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient pas eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits » (*Discours sur l'Histoire universelle*, *op. cit.*, p. 767). En créant Bossuet, Dieu a assurément créé un grand écrivain, mais il n'a pas créé une lumière.

\* \* \*

« De là vient, écrit Bossuet, qu'il y a tant d'incrédulés ; et Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. ». (*Discours sur l'Histoire universelle, op. cit.*, pp. 944-945). Bossuet oublie apparemment que les incroyants, les aveugles, les sauvages, les infidèles font aussi partie des enfants de Dieu. Que dirait-on d'un père de famille nombreuse qui donnerait une excellente instruction à ses enfants, mais en laisserait deux ou trois croupir dans l'ignorance pour que les autres puissent mieux apprécier la chance qu'ils ont eue ?

\* \* \*

Le père Maurice Lelong a écrit un petit livre intitulé *Bien croire* (Robert Morel, éditeur). Mais on se demande bien pourquoi il a pris la peine d'écrire un livre, fût-il petit. Pour bien croire, il suffit d'être bien con.

\* \* \*

« Le commun des hommes méprisent les insectes, écrit Malebranche ; mais il se trouve des gens qui les considèrent. Apparemment les anges mêmes les admirent » (*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, folio Essais, Gallimard, 1994, p. 442). Malebranche, même s'il n'en est pas tout à fait sûr (cet « apparemment » est impayable) croit donc savoir que les anges admirent les insectes. Il est en tout cas tout à fait sûr qu'ils rient aux éclats quand ils lisent Malebranche.

\* \* \*

« Le Saint Esprit révèle donc beaucoup de choses auxquelles il attache un sens différent de celui que les hommes comprennent », affirme saint Jean de la Croix (*La Montée au Carmel, op. cit.*, p. 206). Voilà qui est bien étrange de la part de quelqu'un que l'Église nous présente volontiers comme un grand pédagogue.

\* \* \*

« Quand un auteur sacré commence à écrire, nous disent les pères A. Barucq et H. Cazelles, il a déjà tout un acquis d'expérience et de connaissances. Il ne faudrait pas croire que la Providence n'y a été pour rien, car la rédaction du livre inspiré en dépendra. Mais on serait bien en peine de détecter le jeu infini et subtil de la grâce dans la vie de cet auteur » (« Les livres inspirés », in A. Robert et A. Feuillet, *Introduction à la Bible I, op. cit.*, 25) Mais, quand on lit la Genèse, on n'a vraiment pas l'impression que l'auteur ou les auteurs aient « tout un acquis d'expérience et de connaissances ». On s'étonne, au contraire, de leur puérilité et de leur ignorance. On se dit qu'ils n'ont décidément pas été

gâtés par la nature et que, de plus, ils sont nés et ont été élevés dans un milieu singulièrement défavorisé, au moins intellectuellement. Le jeu infini et subtil de la grâce dans leur vie les a rendus complètement débiles.

\* \* \*

L'Évangile nous dit que le Christ a fait son entrée à Jérusalem porté par un ânon qui n'avait jamais été monté. Bossuet commente cet épisode dans ses *Méditation sur l'Évangile* et nous explique ce que représente cet ânon : « Les saints Pères disent que l'ânon, que nul autre que Jésus n'avait monté, représentait les gentils, indomptables et indociles animaux que nul maître avant Jésus n'avait subjugués (*op. cit.*, pp. 713-714). C'est une explication qui ne manque ni d'ingéniosité ni de vraisemblance. Je me permettrai pourtant d'en proposer une autre : cet épisode signifie, me semble-t-il, que la religion fondée par le Christ serait portée par des ânes.



\* \* \*

Dans son *Traité de la concupiscence*, Bossuet répond avec une hauteur dédaigneuse aux mécréants qui refusent de croire à l'histoire d'Ève et du serpent : « Pour ce qui était du serpent, voulait-on qu'Eve en eût horreur, comme nous avons à présent, dans un temps où tous les animaux étaient obéissants à l'homme, sans qu'aucun pût lui nuire, ni par conséquent l'effrayer ? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'aurait-elle pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortait et dont la toute-puissance lui était sensible par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes que l'homme, ou que ces créatures lui apparussent et se rendissent sensibles sous la forme des animaux ? Dieu même, qui avait fait les sens, prenait bien, pour rendre heureux l'homme tout entier une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendait sa voix, on l'entendait comme marcher et s'avancer vers Adam dans le paradis : pourquoi donc les autres esprits, différents de celui de l'homme, ne se seraient-ils pas montrés à ses yeux sous les figures que Dieu permettrait ? (édition Urbain-Levesque, les Textes français, Fernand Roches, 1930, p. 81).

Si sa crédulité à l'égard des récits bibliques est aussi grande que celle d'une grenouille de bénitier, Bossuet, à la différence de celle-ci, éprouve toujours le besoin de la justifier. Sa crédulité est extrêmement raisonneuse et c'est ce qui la rend particulièrement plaisante. Quand il croit à la réalité de récits évidemment légendaires, il cherche des arguments pour essayer de montrer que ces récits n'ont, en réalité, rien d'invraisemblable. Il se sent ainsi particulièrement à l'aise pour répondre à tous ceux qui s'étonnent qu'Ève n'ait pas eu peur du serpent et qu'elle n'ait pas été surprise de l'entendre parler. Ces gens sont manifestement dépourvus de tout sens historique, et donc incapables de se mettre à la place d'Ève. Ils oublient, en effet, qu'avant la chute, « tous les animaux étaient obéissants à l'homme, sans qu'aucun pût lui nuire, ni par conséquent l'effrayer ». Ils oublient que « tous les animaux avaient été également amenés aux pieds d'Adam pour en recevoir un nom convenable, et reconnaître le souverain que Dieu leur avait donné. Ainsi aucun des animaux ne causait de l'horreur à l'homme, parce que, dans l'état où il était, aucun ne pouvait lui nuire » (*Discours sur l'Histoire universelle, op cit., p. 771*).

S'il est donc normal qu'Ève n'ait pas eu peur du serpent, elle aurait du moins dû s'étonner de l'entendre parler, puisque, lorsque tous les animaux ont défilé devant Adam, aucun d'eux, semble-t-il, n'a

jugé bon d'émettre le moindre propos. Mais, « sans imaginer que les bêtes eussent un langage », Ève, nous dit Bossuet, n'avait aucune raison d'écarter l'hypothèse que Dieu ne pût demander à tel ou tel des innombrables esprits qui l'entourent sans cesse de prendre la forme d'un animal qui, pour la circonstance, serait doté de la parole. L'on ne voit pas, en effet, ce qui pourrait permettre d'écarter une telle hypothèse. Mais la mauvaise foi des mécréants est sans bornes.

\* \* \*

Dans le *Sermon sur la Résurrection*, Bossuet évoque le « hennissement des cœurs lascifs » (*Œuvres oratoires, op. Cit.*, tome V, p. 475). Cette formule extraordinaire traduit bien la profonde répulsion que les choses de la chair inspirent à Bossuet. À chacun ses dégoûts. Pour moi, ce qui me dégoûte, c'est le braiement des âmes pieuses.

\* \* \*

La constitution apostolique *Munificentissimus Deus* promulguée le 1<sup>er</sup> novembre 1950 par le pape Pie XII pour proclamer le dogme de l'Assomption de la Vierge Marie s'achève sur une mise en garde particulièrement solennelle : « Qu'il ne soit permis à qui que ce soit de détruire ou d'attaquer ou contredire, par une audacieuse témérité, cet écrit de Notre déclaration, décision et définition. Si quelqu'un avait la présomption d'y attenter, qu'il sache qu'il encourrait l'indignation du Dieu Tout-Puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul » (47). Mais Pie XII aurait peut-être été mieux avisé de laisser Dieu choisir lui-même ses sujets d'indignation. Il en aurait trouvé aisément de bien meilleurs parmi lesquels le long silence d'un certain Pie XII sur les atrocités nazies.

\* \* \*

« Mais quelle n'est pas la passion de connaître, écrit saint Augustin, et combien la nature humaine répugne à l'erreur ; je n'en veux d'autre preuve que cette vérité : il n'est personne qui

n'accepte plutôt la douleur avec la raison que la joie dans la démence » (*La cité de Dieu*, tome 3, livre XXI, *op. cit.*, p. 47). Hélas ! les personnes qui préfèrent la joie dans la démence à la douleur avec la raison sont de très loin les plus nombreuses. Saint Augustin en fait partie avec tous les croyants.

\* \* \*

« Quelque système qu'on adopte, l'existence des eaux au-dessus du ciel, sous quelque forme que l'on voudra, est un fait indubitable : l'autorité de l'Écriture doit prévaloir sur les plus ingénieuses théories de l'esprit humain », déclare saint Augustin (*De Genesi ad literam*, II). Mais il n'est nul besoin d'adopter quelque système que ce soit et d'élaborer d'« ingénieuses théories » pour refuser de croire en l'existence des eaux au-dessus du ciel. Il suffit de lever les yeux vers le ciel pour comprendre que l'eau qui en tombe vient des nuages et pour constater que ceux-ci ne sont pas au-dessus du ciel. Comment ne pas être effaré et atterré en voyant à quel degré d'abrutissement

l'absurde croyance en l'origine divine des textes bibliques peut réduire un esprit cultivé et brillant ?

\* \* \*

« Je pourrais ainsi, mes amis, dit Justin, parcourir toutes les pratiques instituées par Moïse, et vous montrer qu'elles n'ont été que des signes, des figures, des prophéties de ce qui devait arriver au Christ et à ceux qui croiraient en lui, et qui étaient connus d'avance, ou des œuvres que le Christ devait lui-même opérer » (*Dialogue avec Tryphon*, XLIII, 4). Justin est l'un des tout premiers auteurs chrétiens, voire le premier, à prétendre retrouver sans cesse dans l'Ancien Testament des figures qui annoncent le Nouveau. Mais les exemples qu'il nous propose ne peuvent que nous convaincre de l'absurdité de cette entreprise.

Qu'on en juge par celui-ci : « Que dirons-nous des douze sonnettes attachées à la robe du grand-prêtre ? Ne pourrait-on pas dire qu'elles représentaient les douze apôtres que la vertu de Jésus-Christ, le pontife éternel, avait attachés à sa personne, et dont la voix a rempli le monde entier et

de la gloire de Dieu et de la grâce de son Christ ? » (XLII, 1). Mais Yahvé, dans les prescriptions qu'il donne à Moïse pour le manteau du grand prêtre, ne parle pas de « douze sonnettes » ; il parle de « clochettes d'or » sans en préciser le nombre : « Tu en garniras tout le bord inférieur de grenades de pourpre violette et écarlate, de cramoisi et de fin lin retors, parmi lesquelles prendront place des clochettes d'or ; clochettes d'or et grenades alterneront sur tout le bord inférieur du manteau » (Exode 28, 33-34). Si elles avaient été effectivement douze, elles auraient d'ailleurs symbolisé les douze tribus d'Israël plutôt que les douze apôtres. De plus, comparer ceux-ci à des clochettes n'est peut-être pas très flatteur, sans compter que pour remplir le monde entier, la voix des clochettes ne semble pas être l'instrument le plus approprié.

Voici un autre exemple qui se passe de commentaire : « Cet agneau [l'agneau pascal] que la loi ordonne de brûler tout entier, n'était-il pas la figure du sacrifice de la croix, que le Christ devait souffrir ? Voyez, en effet, la disposition de ses membres, quand on le brûle, n'offre-t-elle pas la figure d'une croix ? une broche le traverse verticalement de la tête aux pieds, tandis qu'une autre broche croise la première en traversant les épaules de l'agneau, et porte attachées sur elle, si je puis parler ainsi, les mains de la victime ». (Justin, *Dialogue avec Tryphon*, XL, 3).

Et voici un dernier exemple pour montrer que Justin, malgré sa riche imagination, manque parfois d'audace et ne va pas jusqu'au bout de soin exégèse : « L'offrande prescrite d'une mesure de farine, pour la guérison de la lèpre, ne figurait-elle pas le pain eucharistique que Jésus-Christ ordonne d'offrir en mémoire de la passion qu'il a soufferte » Justin (XLI, 3) Comment n'a-t-il pas vu ce qui devrait sauter aux yeux de tout exégète chrétien, à savoir que la lèpre représente ici le péché originel ?

\* \* \*

Tous les théologiens l'affirment, les corps des ressuscités seront « doués d'agilité ». Ils devront pourtant strictement s'abstenir de se livrer à la moindre galipette.

\* \* \*



« Sur la terre d'Afrique, nous dit le cardinal Lustiger, les jeunes églises noires nous donnent les signes éclatants de la surabondance de la vie. En dépit de leurs faiblesses, de leurs misères et de ce qu'on appelle leurs "retards", ces peuples, accueillant l'Évangile, produisent des fruits qui remplissent d'admiration ceux-là mêmes qui en ont produit la semence. Dans sa fragilité présente, l'Afrique chrétienne est pour les vieux pays chrétiens qui semblent fatigués et usés la source d'une nouvelle jeunesse, le visage de l'avenir » (*Osez, croire, osez vivre, op. cit.*, p. 411). Mais c'est tout le contraire et son Éminence a tout faux. Si l'Afrique accueille l'Évangile, ce n'est pas en dépit, mais à cause de ses retards. Ce n'est pas le visage de l'avenir, mais celui du passé qu'elle offre aux vieux pays chrétiens et c'est en eux qu'elle peut voir son avenir.

\* \* \*

Si à la mort de Paul VI, le Saint Esprit avait soufflé aux cardinaux de choisir Jean-Paul I, qui devait mourir au bout de trois semaines, c'était sans doute parce qu'il s'était dit que cela lui fournirait l'occasion de revenir très rapidement sur le devant

de la scène, ce qui ne lui arrive que lorsqu'il faut élire un nouveau pape. Mais ce calcul à court terme n'était évidemment pas fameux puisqu'il a fourni ainsi à ses détracteurs un excellent argument pour suggérer qu'il n'avait plus toute sa tête. Il a donc aussitôt corrigé le tir, ce qui a permis à Jean-Paul II de régner pendant vingt-sept ans.

\* \* \*

En constatant qu'ils ne savent plus très bien au juste à quoi ils croient, beaucoup de chrétiens se disent qu'ils doivent y croire avec une ardeur décuplée.

\* \* \*

Pour le père Henri Bouillard, « La perception de la révélation et le discernement du devoir d'y croire » sont « conditionnés par une attitude religieuse » (*Logique de la foi, op. cit.*, p. 25). Autant

dire que, pour croire, il faut avoir la foi. C'est en effet, ce que l'on constate généralement.

\* \* \*

« Bien rares, parmi les humains, écrit saint Thomas, sont ceux qui parviennent à une science profonde des choses intelligibles. Donc, puisque la béatitude éternelle, qui consiste dans la vision de Dieu, excède le niveau commun de la nature, surtout parce que cette nature a été privée de la grâce par la corruption du péché originel, il y a peu d'hommes sauvés. Et en cela même apparaît souverainement la miséricorde de Dieu, qui élève certains êtres à un salut que manque le plus grand nombre, selon le cours et la pente commune de la nature » (*Somme théologique, op. cit.*, tome I, pp. 333-334). Comment ne pas admirer, en effet, la souveraine miséricorde de Dieu qui exempte un petit nombre d'hommes d'une punition qui frappe tous les autres sans qu'aucun ne l'ait méritée ?

\* \* \*

« Un lieu n'a pas de raison d'être si rien n'y est contenu », affirme saint Thomas (*Somme théologique, op. cit.*, tome I, p. 233). Comment donc ne pas reconnaître en lisant cette phrase que, quoi qu'en disent les mécréants dont la mauvaise foi est sans limites, il y a des théologiens, et même parmi les plus grands, qui sont capables à l'occasion de faire montre d'un évident bon sens.

\* \* \*

« Voici ce qui me surprend le plus, nous dit Thérèse d'Avila. Le Seigneur voit-il qu'une chose ne convient pas, j'ai beau faire, je ne puis mettre ni instance, ni zèle, ni ferveur dans ma demande, et tous mes efforts pour y parvenir demeurent inutiles. S'agit-il au contraire de faveurs que Sa Majesté a dessein d'accorder, je sens que je puis les solliciter souvent et avec importunité ; et si je n'y pense pas, elles se présentent pour ainsi dire d'elles-mêmes ». (*Ma Vie, Œuvres complètes*, Fayard, 1962, tome I, p. 372). Si donc l'on demande à Dieu une faveur qu'il

n'a pas l'intention de vous accorder, on ne pourra jamais le faire changer d'avis. Si on lui demande une faveur qu'il est tout disposé à nous accorder, il nous l'aurait accordée même si on ne lui avait rien demandé. Merci Thérèse ! Voilà qui est clair : prier ne sert à rien.

\* \* \*

« Les esprits superbes, nous dit Bossuet, qui dédaignent la simplicité de l'Écriture et se perdent dans sa profondeur, traitent cette histoire de vaine et presque de puérile. Un serpent, qui parle, un arbre d'où l'on espère la science du bien et du mal, les yeux ouverts tout à coup en mangeant son fruit, la perte du genre humain attachée à une action si peu importante, quelle fable moins croyable trouve-t-on dans les poètes ? C'est ainsi que parlent les impies » (*Traité de la concupiscence, op. cit.*, p. 80). Bossuet condamne bien sûr les impies qui, refusant de croire au récit du début de la Genèse, traitent « cette histoire de vaine et de presque puérile ». Mais, ce faisant, il atténue singulièrement leurs critiques. Pour les impies, en effet, cette histoire n'est pas seulement « vaine » ; elle est parfaitement inepte,

elle est d'une stupidité sans bornes, d'une absurdité totale et absolue. Elle n'est pas « presque puérile » ; elle est tout à fait puérile, totalement puérile, on ne peut plus puérile.

L'idée qu'un croyant puisse être totalement enfermé dans sa foi et ne jamais éprouver jamais le moindre doute, ne peut assurément qu'étonner l'incroyant. Mais cela ne le trouble en rien. En revanche l'idée que l'incroyant puisse être totalement enfermé dans son incrédulité sans jamais envisager une seule seconde que le croyant puisse peut-être avoir raison, cette idée met le croyant mal à l'aise. Il veut pouvoir croire que l'incroyant, même s'il se refuse catégoriquement de le reconnaître, voire de se l'avouer à lui-même, reste secrètement inquiet et en quête de Dieu.

\* \* \*

« Une chose est sûre, nous dit le père Auguste Valensin : si c'est l'Église qui a raison contre les apparences, cela éclatera un jour ; et si c'est la science contre l'Église, la foi même que me demande l'Église m'impose de tenir que le point où

l'Église se trompe n'est pas et n'a jamais été – en dépit de ce qu'elle-même a pu paraître penser dans ses représentants non infaillibles – un point de foi » (*Autour de ma foi*, Aubier-Montaigne, 1948, p. 13). Grâce au père Valensin, voilà les croyants enfin délivrés d'un boulet, de leur plus gros boulet peut-être. Grâce à lui, en effet, il ne peut plus y avoir le moindre conflit entre la science et la foi sur quelque point que ce soit. Car alors ou bien la science s'incline devant la foi et tout baigne, ou bien la science l'emporte, mais c'est qu'en réalité il ne s'agissait pas d'un point de foi. L'ennui, c'est que les points de foi risquent de devenir de plus en plus rares, voire de disparaître complètement.

\* \* \*

On le sait, la loi mosaïque interdit de manger du porc (Lévitique, 11, 7 ; Deutéronome, 14,8). La raison invoquée, à savoir que le porc ne rumine pas, est bien mystérieuse. Heureusement Lactance a, lui, compris le dessein de Dieu : « La défense de manger de la chair de porc tendait à la même fin. Le principal dessein que Dieu a eu quand il l'a faite, a été de faire entendre qu'il se faut abstenir du péché

et se préserver de toute sorte d'ordures. Le porc est un animal immonde, qui ne regarde jamais le ciel et qui est toujours attaché à la terre pour y chercher de quoi se remplir » (*Institutions divines*, IV, 17). Lactance a raison : le porc est peu porté à regarder le ciel, mais il n'est pas une exception. Beaucoup d'animaux peuvent comme l'homme lever la tête vers le ciel, mais ils ne le font que très rarement pour ménager leurs cervicales. Plus encore sans doute que le porc, le mouton passe son temps la tête penchée vers la terre pour brouter l'herbe. Cela n'a pourtant pas empêché l'agneau de venir un symbole christique. Très rares doivent être les animaux qui regardent habituellement vers le ciel, à l'exception de l'escargot dont les deux yeux, qui n'y voient pas grand-chose, se trouvent à l'extrémité de ses deux cornes les plus longues. Pour autant, lui aussi semble être très attaché à la terre.

\* \* \*

« Il [Dieu] est si bon ! On dirait qu'il n'a à penser qu'à moi, à aimer que moi tant il se donne à mon âme », écrit Elisabeth de La Trinité, (*Écrits*



*spirituels, op. cit.*, p. 12). C'est ce que pense aussi Thérèse d'Avila, c'est ce que pense Angèle de Foligno, c'est ce que pense madame Guyon. C'est ce que pensent toutes les mystiques, qui pourtant n'en sont pas moins, selon l'Église d'admirables modèles d'humilité.

\* \* \*

Si les progrès de la science ont rendu les croyances religieuses tellement caduques que les mécréants d'aujourd'hui ont beaucoup moins de mérite à les rejeter que n'en avaient ceux des siècles passés, les croyants d'aujourd'hui ont, eux, beaucoup moins d'excuses que n'en avaient leurs ancêtres.

\* \* \*

« Il faut que nous naissions coupables ou Dieu serait injuste » dit Pascal (*Pensées*, édition de Philippe Sellier, fragment 237). Mais, si nous naissions coupables, Dieu serait encore plus injuste. Pour qu'il ne le soit pas, il faut donc qu'il n'existe pas.

\* \* \*

« Communiez souvent, Philothée, dit saint François de Sales, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel : et croyez-moi, les lièvres deviennent blancs parmi nos montagnes en hiver parce qu'ils ne voient ni ne mangent que la neige, et à force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même de ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure » (*Introduction à la vie dévote, op. cit.*, p. 121). Il n'est pas sûr qu'en hiver les lièvres ne mangent que de la neige, mais il est sûr qu'en lisant François de Sales, la pauvre Philothée deviendra sotte à souhait, toute godiche, toute nigaude, toute nunuche.

\* \* \*

Puisque tous les hommes ont été automatiquement contaminés par la faute d'Adam, même ceux, la quasi-totalité, qui ne le connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, on aurait pu penser que tous les hommes auraient été sauvés automatiquement par le sacrifice du Christ, même ceux qui n'en avaient jamais entendu parler. Mais il n'en est rien. Ils ne peuvent être rachetés qu'en devenant chrétiens. Cela n'est assurément pas normal.

\* \* \*

De tous les gestes jamais accomplis par un homme, le plus mémorable, et celui dont les conséquences ont été de très loin les plus grandes, est de toute évidence celui d'Adam mordant dans la pomme que lui présentait Ève. Or, quand on lit la Genèse, on est frappé par le peu de relief que l'auteur a donné à ce geste. Il nous raconte comment le serpent a convaincu Ève de manger du fruit

défendu en lui disant qu'en ce faisant ils deviendraient comme des dieux. Et il ajoute : « Elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il mangea » (3, 6). Apparemment Ève se contente de tendre la pomme à son mari sans rien lui dire et donc sans lui parler de la promesse du serpent. En mordant dans la pomme que lui tend Ève, Adam ne songe donc nullement à devenir semblable à Dieu. À ce moment il ne se rappelle même pas l'interdiction divine. Il réagit d'une manière toute machinale, faisant ce que sa femme l'invite à faire sans se poser de questions. Car la première femme a manifestement très vite appris à dresser le premier mari. Lorsque Dieu lui demande des explications, il répond simplement : « C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et j'ai mangé » (3, 13). Il ne s'attend évidemment pas à ce que Dieu fasse un tel foin, persuadé qu'il se mettra facilement à sa place et comprendra très bien qu'il ait d'abord pensé à éviter une scène de ménage. Mais il a oublié que Dieu n'avait pas de femme.

\* \* \*

« L'état malheureux du genre humain, que nous voyons être le partage de tous les hommes sans exception, depuis le premier instant de leur existence jusqu'à leur mort, cet état n'est pas conforme au juste jugement du Tout-Puissant, si le péché originel n'existe pas », écrit saint Augustin (*Contra secundam Juliani responsionem imperfectum*, I, 3). Je dirai, quant à moi, que l'état malheureux du genre humain ne serait pas conforme au juste jugement du Tout Puissant si Celui-ci existait.

\* \* \*

Madame Guyon voit la main de Dieu partout. À chaque fois qu'elle échappe à un danger, elle est persuadée que c'est Dieu qui l'en a tirée ; à chaque fois qu'elle retrouve quelque chose d'important qui s'était perdu, elle est persuadée que c'est Dieu qui a permis qu'elle la retrouve. Mais si c'est Dieu qui la tire d'un danger, c'est lui aussi qui l'avait exposée à ce danger, si c'est Dieu qui lui fait retrouver quelque chose, c'est lui aussi qui avait permis que cela se perdît. Et alors on se demande bien pourquoi Dieu l'a

exposée à un danger ou a fait en sorte qu'elle perdît quelque chose, si, peu après, il doit la tirer de ce danger et lui faire retrouver ce qu'elle a perdu. Dira-t-on que c'est pour l'éprouver ? Mais elle nous dit que le danger ne lui inspire aucune crainte et qu'elle ne s'inquiète aucunement de ce qu'elle a perdu, persuadée qu'elle le retrouvera.

\* \* \*

Dans son *Traité du purgatoire* sainte Catherine de Gênes développe une théorie très originale relative aux damnés. Quand elles quittent le corps au moment de la mort, leurs âmes, selon elle, ne sont pas violemment précipitées par Dieu en enfer mais s'y rendent d'elles-mêmes spontanément et de leur plein gré : « Comme l'esprit ne trouve de repos qu'en Dieu, pour qui il fut créé, ainsi l'âme en état de péché ne peut rester nulle part qu'en enfer, car, en raison de ses fautes, il est devenu sa fin. C'est pourquoi, à l'instant même où l'âme se sépare du corps, elle va au lieu qui lui est assigné, n'ayant point besoin d'autre guide que la nature du péché lui-même, si elle a quitté le corps où elle était en état de péché

mortel. Et si l'âme était empêchée d'obéir à ce décret (procédant de la justice de Dieu), elle se trouverait dans un enfer plus profond encore, car elle serait en dehors de l'ordre divin, dans lequel la miséricorde trouve toujours sa place et mitige la peine complète que l'âme a méritée. C'est pourquoi, ne trouvant pas de lieu mieux approprié, ni dans lequel la peine serait moindre, elle se précipite d'elle-même dans celui qui l'attend » (Éditions de l'Emmanuel, 1993, p. 43).

Il en est de même pour les âmes du purgatoire : « L'âme quittant le corps et ne trouvant pas en elle cette pureté dans laquelle elle a été créée, voyant aussi les empêchements qui retardent son union avec Dieu, comprend que le purgatoire peut seul les écarter, s'y jette d'elle-même promptement et volontairement » (*ibid.*, p. 44).

On s'étonne que cette théorie n'ait guère retenu, semble-t-il, l'attention des théologiens. Elle paraît, en effet, mieux s'accorder que la conception traditionnelle avec la toute bonté et l'infinie miséricorde de Dieu. Car ce n'est pas lui alors qui envoie les âmes au purgatoire ou en enfer. Si elles choisissaient d'aller plutôt au paradis, celui-ci leur serait ouvert, nous dit Catherine de Gênes : « Je dirai plus : en ce qui concerne Dieu, je vois que le paradis n'a pas de portes et que peut y entrer qui veut, car Dieu est toute miséricorde et ses bras sont toujours ouverts pour nous recevoir dans la gloire ;

mais la divine essence est si pure — infiniment plus pure que l'imagination ne la peut concevoir — que l'âme trouvant en elle-même la plus légère imperfection, se jetterait d'elle-même dans un millier d'enfers plutôt que de paraître souillée en la présence de la divine Majesté. Sachant alors que le purgatoire est institué pour la purifier, elle s'y précipite d'elle-même et y trouve cette grande miséricorde : la destruction de ses fautes » (*ibid.*, p. 45).

Pour ma part j'irai encore plus loin que Catherine de Gênes. Je n'arrive pas à croire qu'un être souverainement bon, infiniment bon, comme Dieu est censé l'être, ait jamais pu avoir l'idée de créer des lieux de grandes souffrances, comme le purgatoire et, à plus forte raison, de souffrances éternelles comme l'enfer. C'est seulement à la demande expresse et instante des âmes pécheresses qu'il s'est résigné à le faire, et je pense qu'il ne s'en est jamais remis.

\* \* \*



La plupart des chrétiens croient que Dieu a été très surpris, et profondément déçu par la faute du premier homme. Ils se disent qu'il n'aurait sans doute pas créé Adam, s'il avait pu prévoir que celui-ci n'aurait rien de plus pressé que de lui désobéir. Cela paraît assez logique. Mais, en réalité, la foi chrétienne dit non seulement que Dieu avait prévu la faute d'Adam mais qu'il l'avait voulue. Il avait même créé Adam pour qu'il commît une faute inexpiable qu'il transmettrait à toute sa descendance vouée de ce fait à la damnation éternelle. Il pourrait alors manifester son infinie miséricorde en envoyant son Fils unique expirer sur la croix pour le salut des hommes ou du moins d'un certain nombre d'entre eux. « La création, nous dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, est le *fondement* de "tous les desseins salvifiques de Dieu", " le commencement de l'histoire du Salut » qui culmine dans le Christ. Inversement le mystère du Christ est la lumière décisive sur le mystère de la création ; il révèle la fin en vue de laquelle "au commencement Dieu créa le ciel et la terre" (Gn. I, 1) ; dès le commencement, Dieu avait en vue la gloire de la nouvelle création dans le Christ » (*op. cit.*, article 280). Mais l'Église se montre généralement très discrète à ce sujet. J'ai fait toutes mes études secondaires chez les Pères, mais je ne les ai jamais entendu dire que Dieu avait voulu qu'Adam péchât afin de pouvoir nous envoyer son Fils. ? Sans doute ont-ils pensé qu'il risquerait alors

de nous paraître passablement tordu, pour ne pas dire profondément pervers.

\* \* \*

L'incroyant lit plus volontiers des livres pieux que le croyant ne lit des livres impies. Car la lecture de ceux-ci met généralement l'incroyant mal à l'aise. Il a beau se dire que les difficultés soulevées contre la religion par les auteurs de ces livres ne peuvent être qu'apparentes, il n'en éprouve pas moins un certain trouble. L'incroyant, lui, n'est non seulement jamais ébranlé le moins du monde, par la lecture des livres religieux, mais il en ressort toujours encore plus étonné que l'on puisse croire à de pareilles absurdités.

\* \* \*

« Qui est plus méchant que celui qui invente des mensonges sur le compte de Dieu et qui dit : J'ai

reçu une révélation lorsque rien ne lui a été révélé », dit le Coran (sourate VI, verset 93) Assurément. C'est, en effet, ce que tout le livre nous montre du début jusqu'à la fin.

\* \* \*

Dans nos pays occidentaux presque plus personne ne croit vraiment et la religion n'est plus un secours. Le psychologue a remplacé le prêtre. Mais il est assez plaisant de constater que l'on fait appel au psychologue beaucoup plus que l'on ne faisait appel autrefois au prêtre. On lui demande de plus en plus d'intervenir à tout propos. Le jour n'est pas loin où l'on proposera un soutien psychologique non seulement à tous ceux qui souffrent physiquement ou moralement, mais à ceux-là même qui ont pour tâche de les aider. On en proposera aux médecins, aux infirmiers, aux sages-gemmes, aux aides-soignantes, aux pompiers, aux secouristes etc. Bientôt, pour continuer à exercer leur métier, tous les croque-morts seront accompagnés d'un psychologue. N'en doutons pas ! la connerie survivra à la religion.

\* \* \*

« C'est Dieu qui fait tout, nous dit Malebranche, et les biens et les maux : il fait tomber les ruines d'une maison sur le juste qui va secourir un misérable, aussi bien que sur un scélérat qui va égorger un homme de bien. Mais Dieu *fait* le bien et *permet* le mal, en ce sens qu'il veut directement et positivement le bien et qu'il ne veut pas le mal » (*Méditations chrétiennes, op. cit.*, p. 131). Cela n'est pas très clair. Malebranche commence par nous dire que Dieu fait tout, le mal comme le bien. Mais un dieu censé être souverainement sage et infiniment bon qui fait le mal, cela la fout mal. Malebranche rectifie donc le tir en disant que, à proprement parler, Dieu ne *fait* pas le mal, mais le *permet* seulement. Il le fait puisqu'il fait tout, mais il le fait sans le vouloir vraiment, et même contre sa volonté puisqu'il « ne veut pas le mal ». Tout cela est bien étrange ? Comment Dieu qui est censé être tout-puissant, peut-il en venir à faire quelque chose qu'il n'aurait pas voulu faire ? Comprenne qui pourra ! Pour ma part, je me demande si Dieu, lorsqu'il a créé Malebranche, a vraiment voulu le faire « directement et positivement ». Je n'en suis pas sûr.

\* \* \*

« La foi, dit le *Catéchisme de l'Église catholique*, est un acte personnel : la réponse libre de l'homme à l'initiative de Dieu qui se révèle. Mais la foi n'est pas un acte isolé. Nul ne peut croire seul, comme nul ne peut vivre seul. Nul ne s'est donné la foi à lui-même comme nul ne s'est donné la vie à lui-même. Le croyant a reçu la foi d'autrui, il doit la transmettre à autrui. Notre amour pour Jésus et pour les hommes nous pousse à parler à autrui de notre foi. Chaque croyant est ainsi comme un maillon dans la grande chaîne des croyants. Je ne peux croire sans être porté par la foi des autres et, par ma foi, je contribue à porter la foi des autres » (*op. cit.*, article 166). Le *Catéchisme de l'Église catholique* a évidemment raison d'insister sur le caractère profondément social de la foi. Il est vrai que l'on ne croit pas tout seul dans son coin. Il est vrai que la foi est moutonnaire. Mais est-il bien habile de le souligner ? Car, si le croyant a besoin d'être entouré d'autres croyants, c'est qu'il a besoin d'être rassuré. L'incroyant n'a nul besoin de se sentir entouré d'incroyants, même s'il apprécie généralement la

compagnie d'autres incroyants et s'il aime à rire avec eux de l'absurdité des dogmes. Et s'il n'est entouré que de croyants, il n'est jamais tenté de se dire que ce sont eux peut-être qui ont raison.

\* \* \*

Le supplice de Giordano Bruno brûlé à Rome sur le Campo de' Fiori le 17 février 1600 constitue l'un des crimes les plus odieux commis par l'Église. Pour l'empêcher de parler, on lui avait cloué la langue sur un morceau de bois. Le cardinal Bellarmin, qui avait instruit son procès, n'avait pas craint de décerner des indulgences spéciales à tous ceux qui assisteraient à son supplice. La vindicte de l'Église l'a poursuivi presque jusqu'à nos jours. Lorsque en 1889 les laïcs italiens firent ériger sur le Campo de' Fiori une statue le représentant sur son bûcher, le pape Léon XII protesta publiquement. Déclaration *Amplissimum Collegium* du 29 mai 1889 contre une initiative « injuriant systématiquement la religion de Jésus-Christ, en décernant à un apostat du catholicisme les honneurs dus à la vertu, non sans une insolente ostentation ». Un mois après, le 30 juin 1889, dans l'encyclique *Quod nuper*, il

récidiva, qualifiant Giordano Bruno d'« homme scélérat et perdu » et déclarant que le monument élevé à sa mémoire était « la principale — publique et permanente — d'une série d'injures et d'offenses gravissimes ». Le cardinal Bellarmin sera béatifié en 1923, puis canonisé en 1930 et enfin déclaré Docteur de l'Église en 1931. Il faut attendre le quatre-centième anniversaire de la mort de Giordano Bruno pour, que le 16 février 2000, l'Église, très discrètement, déclare se repentir de l'avoir fait brûler. Il appartenait, à cette occasion, à l'ineffable cardinal Paul Poupard d'ajouter à cette odieuse histoire une touche de ridicule en déclarant alors que « la condamnation au bûcher n'est certainement pas un signe de respect de la personne ».

\* \* \*

C'est parce qu'elle avait été choisie pour être la mère du Christ que Marie a été exemptée du péché originel, mais pourquoi avait-elle été choisie pour être la mère de Dieu ? On peut penser qu'elle avait des mérites exceptionnels, des mérites qui surpassaient ceux de toute autre femme. C'est en effet ce que dit l'Église, mais le *Catéchisme de*

*l'Église catholique* nous dit que les dons de Marie lui ont été conférés par Dieu parce qu'il l'avait choisie pour enfanter son Fils : « Pour être la Mère du Sauveur, Marie fut pourvue par Dieu de dons à la mesure d'une si grande tâche » (*op. cit.*, article 490). Marie a donc été choisie pour être la mère du Christ à cause de ses dons exceptionnels, mais elle a reçu ces dons exceptionnels parce qu'elle avait été choisie pour être la mère du Christ. Voilà un cercle singulièrement vicieux. Manifestement l'Église est incapable de nous expliquer pourquoi Marie a été choisie pour être la mère de Dieu.

\* \* \*

La religion chrétienne promet aux croyants morts dans de bonnes dispositions qu'ils se reposeront dans le sein d'Abraham. Cette perspective ne m'a jamais alléché. Outre qu'Abraham fait partie des gens dont je n'ai jamais eu la moindre envie de faire la connaissance dans ce monde ou dans un autre, il ne devait pas souvent se laver et, même si l'on m'assurait qu'à son entrée au paradis il a été soigneusement épouillé et qu'on l'a laissé tremper plusieurs mois dans de la bétadine, je



suis sûr que j'aurais quand même des démangeaisons et je n'ai pas envie de me gratter pendant toute l'éternité.

\* \* \*

« Je trouve franchement regrettable, dit René Rémond, que le jugement sur le christianisme et la figure du Christ se trouve ravalé, réduit à ce que l'Église dit de la contraception, de l'IGV, du mariage des prêtres ou de l'ordination des femmes. Car toutes ces questions, si elles ne sont pas sans importance, ne concernent que des points de morale ou d'organisation interne et pas l'essentiel de la foi. C'est un effet de la logique médiatique : on demande à l'Église de se prononcer sur tout et n'importe quoi, on sollicite son avis sur la parité ou sur telle législation précise, on la juge aussi sur le degré de liberté qu'elle est prête à accepter dans tel ou tel domaine. Mais ce faisant on s'éloigne de l'essentiel, la relation de l'homme à Dieu. J'ai souvent l'impression que nos débats contemporains sont extérieurs, je dirais même excentriques, à ce qui constitue le noyau de la foi » (*Le christianisme en accusation*, Desclée de Brouwer, 2000, p. 133). Il est

vrai que les médias interrogent plus volontiers l'Église sur les problèmes sociaux que sur les questions de foi. Mais cela l'arrange parce qu'elle préfère parler de ceux-là plutôt que de celles-ci. Le pape François lui-même parle plus volontiers des droits de l'homme que des devoirs envers Dieu. Il sait bien, en effet, que c'est sa seule chance d'être encore un peu écouté. Pour beaucoup de chrétiens, Dieu le Père ne compte plus guère, le Saint Esprit n'a jamais compté, seul le Christ compte encore, mais il n'est plus le Fils de Dieu, il est le premier militant des droits de l'homme.

\* \* \*

S'il est vrai que les chrétiens d'aujourd'hui tendent à être de moins en moins dogmatiques, au point que les incroyants sont de plus en plus souvent obligés de leur rappeler à quoi ils sont censés croire, il n'en est pas de même des musulmans. Et c'est pourquoi, à la différence de la religion chrétienne, maintenant trop peu sûre d'elle-même pour être encore oppressive, la religion musulmane reste profondément néfaste. Et c'est pourquoi aussi il est pleinement légitime d'être islamophobe.

\* \* \*

« L'Incarnation, nous dit John Polkinghorne, signifie que le Dieu chrétien n'est pas un simple spectateur, si bienveillant soit-il, regardant du ciel les souffrances du monde qu'il a créé. Il souffre avec nous, car, dans le personnage solitaire cloué à l'arbre dans les ténèbres et la dérélition du Calvaire, les chrétiens croient voir Dieu lui-même ouvrant grands ses bras pour embrasser toute l'amertume du monde qu'il a conçu » (« Conception de la foi d'un physicien », in Jean Delumeau, *Le savant et la foi*, Champshistoire, Flammarion, 1989, p. 242). Si Dieu souffre avec nous quand il regarde les souffrances du monde, pourquoi donc l'a-t-il créé ? Il aurait bien mieux valu, pour lui comme pour nous, qu'il ne le créât pas.

\* \* \*

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il les créa, homme et femme il les créa », nous dit la Bible (Genèse,1, 27). Voilà qui est bien étrange, car, à ma connaissance, Dieu n'a pas de femme.

\* \* \*

Le seul fait de les avoir engendrés ne donne aux parents aucun droit sur leurs enfants qui n'ont pas demandé à naître. Il ne leur donne que des devoirs. Il en est de même pour Dieu. Le fait d'avoir créé les hommes ne lui donne aucunement le droit d'exiger qu'ils passent toute leur vie à l'en remercier. Il l'engage, en revanche, à leur assurer une existence, sinon vraiment heureuse, du moins suffisamment satisfaisante. Mais il ne le fait que rarement.

\* \* \*

Depuis la faute d'Adam, on le sait, tous les animaux ne sont plus soumis à l'homme comme ils l'étaient auparavant. Mais, nous dit saint Jean Chrysostome, Dieu a voulu, dans sa grande miséricorde, que certains d'entre eux continuent à lui être soumis : « Il n'a soustrait à sa domination que ceux qui lui sont le moins utiles. Quant aux espèces qui peuvent le plus nous soulager, et qui nous sont réellement utiles et nécessaires, elles nous sont restées soumises et obéissantes. Ainsi le Seigneur nous a laissé le bœuf pour tirer la charrue, et pour nous aider dans le labourage et la culture des champs. Il nous a laissé les genres nombreux de bêtes de somme, qui tirent les chariots et nous soulagent dans nos travaux. Il nous a laissé les différentes espèces de bêtes à laine qui nous fournissent nos vêtements, et une multitude d'autres animaux qui nous rendent de grands services » (« Neuvième homélie sur la Genèse », *Commentaire sur la Genèse, op. cit.*, 3, p. 46).

Pour ma part, je ne suis pas sûr qu'il faille invoquer la miséricorde de Dieu pour expliquer que certains animaux nous soient soumis. Si le bœuf est soumis à l'homme, c'est parce que celui-ci lui a fait subir, sans en demander d'ailleurs la permission à Dieu, un traitement qui l'a rendu tout à fait placide, alors que, naturellement, il ne l'était guère. Quant aux vaches ou aux moutons, il n'a pas été nécessaire que Dieu intervienne pour qu'ils restent

soumis à l'homme. Leur naturel paisible ne les portait pas à se rebeller contre l'homme.

\* \* \*

« Appartenir au peuple de Dieu, dit le cardinal Lustiger dit dans son livre *Le choix de Dieu*, c'est devenir Corps du Christ, en participant à sa passion et à sa résurrection et en entrant dans sa grâce ; c'est devenir, en lui, "Temple de l'Esprit Saint », appelé à être le lieu où Dieu va faire sa demeure ». Celui qui l'interroge, Dominique Wolton lui demande alors : « Pourquoi l'expression Temple du Saint Esprit est-elle si peu utilisée ? » Et le cardinal Lustiger de lui répondre : « Je ne sais pas » (éditions de Fallois, 1987 p, 368). Mais il connaît pourtant la réponse. Il le sait fort bien, le Saint Esprit, dans leur très grande majorité, les chrétiens n'y croient que d'une manière purement théorique ; ils n'y croient que parce que l'Église leur dit qu'il faut y croire pour être chrétien, mais ils ne le « sentent » pas. Ils ne l'ont jamais senti. Le Père et le Fils semblent d'ailleurs en faire assez peu de cas.

\* \* \*

On se demande souvent pourquoi Dieu n'a pas agréé les offrandes de Caïn, contrairement à celles d'Abel. Mais saint Jean Chrysostome nous explique pourquoi : « Caïn, dit l'Écriture, offrit au Seigneur un sacrifice des fruits de la terre ». Quant à Abel il choisit pour matière du sien les productions de l'art pastoral. « Et il offrit les premiers-nés de son troupeau, et les plus gras ». Déjà ces seuls mots nous montrent toute la piété d'Abel, car il n'offre pas seulement quelques brebis prises au hasard dans son troupeau, mais les premiers-nés, c'est-à-dire les plus beaux et les plus précieux ; et même parmi ceux-ci les plus gras, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus excellent. Mais à l'égard de Caïn, l'Écriture n'entre dans aucun détail ; elle se contente de nous dire qu'il offrit des fruits de la terre et nous laisse ainsi supposer qu'il prit les premiers qui lui tombèrent sous la main et qu'il dédaigna de choisir les plus beaux » (Homélie 18 *Commentaire sur la Genèse, op. cit.*, p. 104). En réalité, Abel n'offrait à Dieu que des rutabagas qu'il cultivait à cette seule fin. Tous ceux qui, comme moi ont, à cause des Boches, mangé beaucoup de rutabagas,

comprendront aisément que Dieu n'ait pas été content.

\* \* \*

Il y a des moments, quand on lit la Bible où l'on se frotte véritablement les yeux, où l'on a le plus grand mal à croire que l'on a bien lu ce qu'on a lu, tellement ce que l'on a lu est absurde. C'est le cas, par exemple, lorsque l'on découvre que Noé, en sortant de l'arche, n'a rien eu de plus pressé que de sacrifier à Yahvé des animaux de toutes les espèces : « Noé construisit un autel à Yahvé, il prit de tous les animaux purs et impurs et offrit des holocaustes sur l'autel » (Gn, 8, 20). C'était bien la peine de s'être donné tant de mal pour construire une très grande arche afin d'y rassembler un couple de toutes les espèces animales et assurer ainsi la survie de celles-ci. En sacrifiant à Yahvé un animal de toutes les espèces, Noé rendait vaine toute son entreprise.

\* \* \*



Le cardinal Lustiger ne manquait pas d'air. Dans son livre *Le choix de Dieu*, il ne craint pas, en effet, d'imputer l'antisémitisme aux Lumières et, en particulier, à Voltaire. Pourtant, dans les premières pages du livre, lorsque Jean-Louis Missika lui demande si son père lui parlait de l'antisémitisme, il lui répond ceci : « Si, il en parlait. Je me souviens, par exemple, parmi les récits entendus dès mon enfance, d'une fête chrétienne — il m'a semblé plus tard qu'il s'agissait peut-être de la Fête-Dieu — où les juifs devaient se cacher car les jeunes chrétiens allaient casser leurs vitres, leur tirer la barbe, les battre » (*op. cit.*, p. 21). N'en doutons pas ! ces jeunes chrétiens polonais avaient trop lu Voltaire.

\* \* \*

Évoquant l'épisode du sacrifice d'Isaac, saint Jean Chrysostome écrit : « Mais une fois que cette âme [celle d'Abraham] a montré sans aucune défaillance la consommation de toutes les vertus, la bonté du Seigneur, se révèle et prouve qu'il n'a pas

voulu la mort de l'enfant ; qu'il a voulu bien plutôt manifester la vertu de l'homme juste » (Homélie 47, *op. cit.*, p. 271). Admirable bonté, en effet, que celle d'un dieu qui inflige à Abraham une épreuve particulièrement cruelle à seule fin d'éprouver son obéissance qu'il connaît pourtant très bien.

\* \* \*

Je n'ai jamais eu le sentiment d'être un esprit supérieur. Tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai écrit, j'ai toujours eu le sentiment que n'importe quel homme équipé d'un cerveau normal aurait pu le dire ou l'écrire. Je connais mes limites : j'ai toujours eu l'esprit assez lent et, à la différence de beaucoup de mes camarades de l'E.N.S., j'ai toujours été incapable de dissenter savamment sur des sujets que je ne connaissais pas. Mais, si ordinaire que soit mon cerveau, il ne m'en permet pas moins, lorsque j'examine les croyances religieuses, en général, et les croyances chrétiennes, en particulier, d'arriver sans le moindre effort et sans l'ombre d'une hésitation à la conclusion qu'elles ne sont toutes qu'un tissu d'absurdités.

\* \* \*

Les chrétiens, dans leur grande majorité, ne croient plus au péché originel, ni à l'enfer ni à la virginité de Marie, etc. Ils ne sont même plus sûrs que le Christ soit le fils de Dieu et Dieu lui-même. La seule chose qu'ils croient encore, c'est qu'il est ressuscité, car cela leur donne l'espoir de connaître le même sort. Et cet espoir est encore plus grand, si le Christ n'est pas Dieu. S'il n'est, en effet, qu'un homme comme les autres, et si pourtant il est ressuscité, pourquoi ne ressusciteraient-ils pas eux aussi ?

\* \* \*

Saint Jean Chrysostome croit devoir s'extasier sur la sagesse et la science dont Adam a fait preuve lorsqu'il a donné un nom à tous les animaux : « N'était-il pas profondément inspiré et savant celui qui sut donner un nom propre et convenable aux

animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages, sans confondre les espèces, et sans imposer aux animaux domestiques des noms qui auraient convenu aux bêtes sauvages ou à celles-ci des noms qui eussent convenu aux premiers ? » (« Homélie 14 », *Commentaire sur la Genèse, op. cit.*, p. 71). On me permettra de ne pas m'extasier, quant à moi, sur la sagesse de saint Jean Chrysostome. Car comment Adam aurait-il pu se tromper ? Comment aurait-il pu donner à un animal domestique un nom qui ne convenait qu'à un animal sauvage et à celui-ci un nom qui ne convenait qu'à celui-là ? Quelque fût le nom qu'il donnât à un animal domestique, ce nom devenait de ce fait le nom d'un animal domestique, comme le nom qu'il donnait à un animal sauvage devenait celui d'un animal sauvage. On se demande d'ailleurs bien pourquoi la Genèse parle d'animaux sauvages et d'animaux domestiques puisqu'avant la Chute, tous les animaux étaient, en effet, soumis à l'homme et que l'un des grands plaisirs d'Adam au paradis terrestre était de naviguer à califourchon sur le dos d'un crocodile.

\* \* \*

L'Église se plaît à dire que Dieu est un grand, un admirable pédagogue, mais il lui a fallu plus de quinze siècles d'innombrables conciles, d'interminables palabres, de débats sans fin, de querelles continuelles, de controverses perpétuelles, de polémiques permanentes, d'altercations, d'empoignades, voire de rixes, pour être enfin en mesure, au terme du concile de Trente, de nous faire enfin connaître ce que Dieu avait vraiment dit.

\* \* \*

« C'est par l'Esprit Saint, nous dit saint Bonaventure, qui donne sa grâce à chacun selon son bon vouloir que la foi nous est donnée. Par cette foi, le Christ habite en nos cœurs. Et c'est de cette connaissance de Jésus-Christ que découle telle une source, l'intelligence solide de toute l'Écriture Sainte. En conséquence, il est impossible d'entrer dans la connaissance de l'Écriture Sainte sans cette foi venant du Christ. Cette foi peut être comparée à la lumière, la porte et aussi au fondement de toute intelligence de l'Écriture Sainte » (*Breviloquium*, prologue). Pour comprendre l'Écriture Sainte qui est

la parole de Dieu, et qui devrait être, par conséquent, la voie privilégiée pour accéder à la foi, il ne suffit pas de la lire, il faut déjà avoir la foi, nous dit saint Bonaventure. Mais il nous dit aussi que, pour comprendre qu'il est un imbécile, il suffit de le lire.

\* \* \*

Si la Bible avait été la parole de Dieu, on aurait dû y trouver des choses que lui seul pouvait dire. Elle aurait dû apporter aux hébreux des connaissances qu'ils n'auraient pu trouver nulle part ailleurs. Grâce à elle, ils auraient dû être très en avance sur leur temps. Ce n'était évidemment pas le cas : ils étaient au contraire, très en retard. Au lieu de lire la Bible, ils auraient mieux fait de lire les auteurs grecs.

\* \* \*

Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet nous explique pourquoi « il y a tant d'incrédules » : « Dieu le permet ainsi pour l'instruction de ses enfants. Sans les aveugles, sans les sauvages, sans les infidèles qui restent, et dans le sein même du christianisme, nous ne connaîtrions pas assez la corruption de notre nature, ni l'abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui l'a fait durer parmi tant de contradictions, et nous oublierons à la fin que nous sommes sauvés par la grâce » (*op. cit.*, pp. 944-945). Je dirai, quant à moi, que sans Bossuet, sans saint Paul, sans saint Augustin, sans les pères latins et grecs, sans tous les théologiens, sans la religion chrétienne, nous n'aurions jamais pu nous rendre compte de toutes les extraordinaires ressources de la sottise humaine.

\* \* \*

Les chrétiens nous bassinent avec la Passion du Christ qui n'a duré que du jeudi soir au début de l'après-midi du vendredi, soit moins de vingt-quatre heures alors que tant gens ont souffert le martyre pendant des semaines, des mois, voire parfois des

années. Le Christ a certes, été souffleté par les soldats, qui lui ont mis une couronne d'épines sur la tête, mais ses tourments auraient été bien pires s'il avait connu les geôles de l'Inquisition ou celles de la Gestapo. Le Christ a certes, été flagellé, mais d'innombrables hommes l'ont été avant et après lui. De nos jours encore, on fouette à tour de bras dans certains pays, notamment en Iran où le journaliste Mohammad Reza Fathi a été condamné à 459 coups de fouet. Le Christ a certes, été crucifié, mais bien d'autres l'ont été aussi. Après la défaite de Spartacus, six mille esclaves ont été crucifiés sur la Via Appia entre Rome et Capoue. L'agonie du Christ sur la croix n'a duré que quelques heures alors que les suppliciés mettaient souvent plusieurs jours à mourir et parfois, pour les plus robustes, plus d'une semaine. Il y avait, bien sûr, des chrétiens à Auschwitz, mais je suis sûr qu'aucun d'entre eux n'a jamais osé dire à ses compagnons de déportation : « Ne nous plaignons pas. Pensons aux souffrances du Christ ».

\* \* \*



« Si l'autorité des saintes Écritures, écrit saint Augustin, semble contraire aux enseignements clairs et certains de la raison, c'est qu'on n'a pas pu pénétrer leur vrai sens, et qu'on y a mis du sien : ce n'est pas dans les divins livres, mais en lui-même que le commentateur a trouvé ce qui est en opposition avec la vérité » (*Epistula*, 143,7). Si je comprends bien, quand un passage de l'Écriture pose un problème, ce n'est pas grave : il suffit de dire qu'on ne le comprend pas alors même qu'il semble parfaitement clair. La solution est très simple, assurément, mais elle est bien déroutante. À quoi sert que Dieu s'adresse aux hommes, si ceux-ci doivent se dire qu'ils ne comprennent rien même quand ils ont l'impression d'avoir très bien compris ?

\* \* \*

Le Père et le Fils et le Saint Esprit sont tous les trois de très très vieux comparses. Ils sont exactement le même âge bien qu'ils soient sans âge et bien que le deuxième soit le fils du premier et que le troisième procède des deux autres. Et tous les trois ensemble, puisqu'ils agissent toujours de

concert, ils ont engrossé une vierge qui a enfanté, tout en restant toujours vierge, une version humaine du Fils ce qui a permis à celui-ci de mourir, avant de ressusciter trois jour plus tard, le but de l'opération étant de racheter l'ensemble des hommes absurdement condamnés aux flammes éternelles pour la faute du premier d'entre eux. Mais seuls auront la possibilité d'être sauvés ceux qui auront cru à une histoire aussi saugrenue.

\* \* \*

L'Église nous dit que, le jour de l'Ascension, le Christ est remonté au Ciel. Il y est remonté avec son corps. Tout le monde a pu le voir s'élever de terre en faisant de grands gestes d'adieu avec la main. Mais qu'a-t-il fait ensuite de ce corps ? S'en est-il débarrassé dans la stratosphère avant d'arriver au Ciel et s'est-il consumé en rentrant dans l'atmosphère ? Il est plus probable qu'il a voulu le conserver en pensant qu'il en aurait besoin pour son retour sur terre à la fin des temps ? Il a donc dû l'emporter au Ciel. Et qu'en a-t-il fait alors ? Il ne pouvait tout de même pas s'asseoir avec son corps à la droite de son Père. Mais peut-être l'a-t-il confié à

la garde d'un archange. On peut aussi supposer qu'au cours de son Ascension, le Christ a accéléré pour atteindre la vitesse de satellisation, et mettre son corps en orbite dans l'intention de le reprendre au passage le jour où il redescendrait sur terre. Toujours est-il que ce ne sont là que des hypothèses et que l'on ne sait toujours pas ce qu'il est réellement advenu du corps du Christ ressuscité. Les théologiens ne semblent pas s'en être vraiment inquiétés. Il serait donc grand temps de réunir un nouveau concile œcuménique pour essayer de résoudre ce problème, si l'on veut que l'Église conserve encore quelque temps le peu de crédit qui lui reste.

\* \* \*

Parmi les passages de l'Ancien Testament que l'Église préfère passer sous silence il y a celui sur la circoncision du fils de Moïse. Le voici : « Alors qu'en route Moïse avait fait halte pour la nuit, Yahvé le rencontra et tenta de le faire mourir. Çippora prit alors un silex, coupa le prépuce de son fils et en toucha le sexe de Moïse en disant : "Vrai ! tu es pour moi un époux de sang". Et Yahvé le laissa. Elle avait

dit alors : “Époux de sang”, à cause de la circoncision” » (Ex 4, 24-26). Voilà qui est bien déroutant et l'on comprend que les auteurs de la Bible de Jérusalem aient jugé de mettre une note que voici : « Récit mystérieux d'interprétation difficile. Nous en avons donné la traduction couramment admise. Sur le chemin du retour, Yahvé veut faire mourir Moïse (cf. la lutte de Jacob avec Dieu, Gn 32, 25-33). La raison semble bien en être l'incirconcision de Moïse (sur la circoncision, cf. Gn 17, 10+). Çippora circoncit donc son fils réellement et simule une circoncision de son époux en touchant son sexe avec le prépuce de son fils ». Mais cette note, qui se veut sans doute explicative, n'explique pas grand-chose et ce texte reste bien étrange. Dieu a, semble-t-il, rencontré Moïse par hasard ; leurs chemins se sont croisés. Voilà qui est bizarre, On croit comprendre que Dieu a essayé de tuer Moïse et qu'il n'y est pas arrivé. Mais comment admettre que Dieu qui est tout-puissant échoue à tuer un malheureux mortel ? Et pourquoi Dieu a-t-il voulu tuer Moïse ? Les auteurs de la Bible de Jérusalem nous disent que c'est parce que Moïse était incirconcis. Voilà qui est bien étrange. On peut penser que le nourrisson n'avait pas encore été circoncis lorsqu'il a été confié au Nil afin que l'on ne pût savoir qu'il était un enfant d'Israël. On peut aisément comprendre que, tant qu'il était en Égypte, Moïse ait préféré s'abstenir de se faire circoncire. Mais, aussitôt sorti d'Égypte, il

n'aurait rien dû avoir de plus pressé que de se faire circoncire. Il ne l'a pas fait et apparemment Dieu ne le lui a pas pardonné. Çippora a tout de suite compris que Dieu avait voulu tuer son époux parce qu'il n'était pas circoncis et a donc décidé de le circoncire au plus vite. Mais, curieusement, elle a choisi une forme de circoncision indirecte. Au lieu de couper le prépuce de son mari, elle a coupé celui de son fils qu'elle a appliqué sur le sexe de celui-là. On peut se demander pourquoi, mais l'explication la plus probable est qu'elle a craint d'éprouver moins de plaisir. Quoi qu'il en soit, Dieu semble s'être satisfait de cet ersatz de circoncision puisqu'il a alors décidé de laisser Moïse tranquille. Cela étant, on peut se demander pourquoi cette forme de circoncision n'a pas supplanté la circoncision traditionnelle, ce qui aurait permis alors aux enfants d'être circoncis en conservant leur prépuce, à l'exception, bien sûr, de ceux, heureusement peu nombreux, dont le prépuce devait être sacrifié pour servir à circoncire les autres.

\* \* \*

« Nous pensâmes, raconte dans sa *Vie* madame Guyon, périr sur le lac dans un lieu

dangereux où il vint une tempête qui allait nous engloutir si Dieu ne nous eût protégés à son ordinaire. À quelques jours de là il périt au même endroit une barque et trente-trois personnes » (*La Vie de Madame Guyon écrite par elle-même*, Dervy-Livres, 1983, p. 352). L'attitude de madame Guyon est tout à fait classique. Les pieuses personnes qui croient que Dieu les a sauvées d'un danger, lui en sont encore plus reconnaissantes si, dans le même temps, il a laissées périr d'autres personnes dans le même danger ou dans un danger semblable, et leur reconnaissance est sans bornes, si le nombre des personnes qu'il a laissé périr dépasse largement le nombre de celles qu'il a sauvées.

\* \* \*

« Le sommeil, écrit le Père Senault, n'est guère moins honteux que la maladie : car il égale la condition des vivants à celle des morts, et pour nous conserver la vie, il nous ôte l'usage de la raison. Pour moi, je ne saurais m'imaginer que le sommeil nous fit cette injure avant le péché » (*L'Homme criminel, ou la corruption de la nature par le péché*, 1644, cité par Georges Minois, *Les origines du mal*,

*une histoire du péché originel*, Fayard, 2002, p. 165). Il est vrai que le sommeil nous ôte l'usage de la raison, mais la foi nous l'ôte aussi. Et c'est beaucoup plus grave. Ne pas disposer de sa raison quand on est endormi n'a aucune conséquence. Mais quand on est éveillé, on peut se mettre à raconter n'importe quoi comme le Père Senault.

\* \* \*

Saint Jean Chrysostome ne manque pas de culot. Après avoir affirmé, alors que la Bible ne dit rien de tel, que si Dieu n'avait pas agréé les fruits que lui offrait Caïn, c'est parce que celui-ci il « prit les premiers qui lui tombèrent sous la main, et qu'il dédaigna de choisir les plus beaux » (Homélie 18, *Commentaire sur la Genèse, op. cit.*, p. 104), il ne craint pas de demander à Dieu de confirmer son hypothèse. Voici en effet, ce que, selon Jean Chrysostome, Dieu dit à Caïn : « Pourquoi es-tu triste, et pourquoi ton visage est-il abattu ? Ton offrande était bonne en elle-même, mais n'as-tu pas péché dans le choix des fruits ? Apaise donc ton irritation » (*ibid.*, p. 106). Mais voici ce que Dieu dit vraiment dans la Bible : « Pourquoi es-tu irrité et

pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu es bien disposé, ne relèveras-tu pas la tête ? Mais si tu n'es pas bien disposé, le péché n'est-il pas à la porte, une bête tapie qui te convoite et que tu dois dominer ? » (Gn, 4, 7-8). On le voit, Dieu n'a nullement dit que Caïn n'avait pas bien choisi les fruits qu'il lui avait offerts.

Jean Chrysostome ajoute : « Le Seigneur savait bien que Caïn s'élèverait contre son frère, et c'est pourquoi il s'efforçait de prévenir en lui cette coupable résolution » (*ibidem*). Si l'on comprend bien, Dieu s'efforçait d'empêcher ce qu'il savait ne pas pouvoir empêcher. Voilà qui est bizarre : Dieu avait-il toute sa tête ?

\* \* \*

Il semble bien que la Vierge Marie ait attendu le XI<sup>ème</sup> siècle pour commencer à apparaître. Avec son mauvais esprit habituel, mon cher Robert Joly s'en étonnait : « Mille ans pour trouver une vocation, c'est beaucoup » (*Propos pour mal pensants*, Espace de libertés, éditions du Centre d'Action Laïque, Bruxelles, 1967, p. 199). Mais l'explication pourrait en être fort simple : il a fallu tout ce temps à



la Vierge Marie pour décider de la robe qu'elle devait porter. Cela prouve que, si Marie était restée vierge, elle n'en était pas moins femme.

\* \* \*

« Toute cette histoire [le sacrifice d'Isaac], écrit saint Jean Chrysostome, est la figure de la croix. Voilà pourquoi le Christ disait aux juifs : "Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour. Il l'a vu et il a été rempli de joie" (Jn. 28, 56). Comment l'a-t-il vu, lui qui vivait tant d'années auparavant ? Il en a vu la figure, il en a vu l'ombre ; car, de même qu'ici le bélier a été offert à la place d'Isaac, de même l'agneau spirituel a été offert à la place du monde. Il fallait, en effet, une figure pour dépeindre par avance la vérité. Voyez, en effet, je vous en conjure, mes bien-aimés, comment toute l'histoire du Christ est ici figurée par avance. Fils unique d'un côté, fils unique de l'autre ; fils chéri d'un côté, propre fils ; fils chéri, de l'autre côté, propre fils également ; "Car celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection" (Mt 3,17). L'un a été par son père offert en sacrifice ; et l'autre son père l'a livré » (*op. cit.*, p, 271). Voilà un exemple, mais ils sont

innombrables, qui illustre fort bien le principe essentiel de l'exégèse chrétienne de l'Ancien Testament. Elle repose tout entière sur l'idée qu'il ne fait qu'annoncer sans cesse le Nouveau, et que le Christ en est la figure centrale bien que profondément cachée. Mais Jean Chrysostome ne se contente pas de dire, comme les autres exégètes, que le sacrifice d'Isaac préfigure celui du Christ, sous prétexte qu'Isaac est le fils unique et bien-aimé d'Abraham comme le Christ est le fils unique et bien aimé de Dieu le Père ; il nous dit aussi qu'Abraham le comprend et qu'il en est « rempli de joie ». Voilà qui est bien étrange. Comment Abraham peut-il savoir que Dieu a un fils ? Il ne le lui a jamais dit, et pour cause : rien dans l'Ancien testament ne permet de penser qu'il en a un. L'affirmation qu'Abraham sort de cet épisode « rempli de joie », est, de plus, tout à fait gratuite. Le texte de la Genèse ne le dit ni ne le suggère nullement.

\* \* \*

Le seul fait de les avoir engendrés ne donne aux parents aucun droit sur leurs enfants qui n'ont pas demandé à naître. Il ne leur donne que des

devoirs. Il en est de même pour Dieu. Le seul fait d'avoir créé les hommes, qui ne lui ont rien demandé non plus, ne lui donne aucunement le droit d'exiger qu'ils passent toute leur vie à l'en remercier. Il l'engage, en revanche, à leur assurer une existence, sinon vraiment heureuse, du moins suffisamment satisfaisante. Mais il ne le fait que rarement.

\* \* \*

Si l'homme a adopté la station debout, c'est pour pouvoir faire des signes de croix.

\* \* \*

Paradoxalement la première chose qui empêche l'incroyant de penser que l'absurdité de ses croyances est nécessairement la preuve de la stupidité du croyant, c'est le degré même cette absurdité. Paradoxalement c'est le sentiment aigu qu'a l'incroyant de l'absurdité des croyances

religieuses qui l'amène bien vite à se dire qu'elles ne peuvent s'expliquer que très partiellement par un manque d'intelligence. Cette absurdité est tellement énorme, tellement monumentale, tellement monstrueuse que, quelle que puisse être la stupidité d'un individu, elle ne saurait suffire à expliquer qu'il puisse ajouter foi à des imbécillités aussi phénoménales. Logiquement les croyants devraient tous être d'absolus abrutis, des crétins invétérés, de parfaits demeurés, des débiles profonds. Les croyances auxquelles ils s'accrochent en dépit des toutes les objections aussi innombrables qu'insurmontables que n'ont cessé d'accumuler et ne cessent de continuer à accumuler contre elles, la logique, les découvertes scientifiques, le progrès des connaissances historiques, l'étude même des textes prétendument sacrés qui en constituent, selon eux, le fondement, ces croyances sont un tel tissu de stupidités ridicules, d'absurdités inénarrables et d'âneries anachroniques qu'ils devraient tous être totalement incapables d'aucune activité intellectuelle, incapables de pouvoir seulement commencer à apprendre à lire et à écrire, incapables même de pouvoir apprendre à parler. Or ce n'est évidemment pas le cas.

Certes, quand il s'agit de croire, la sottise est toujours un atout et le gâtisme ne gâte rien. Certes, la stupidité, l'ignorance, la paresse intellectuelle, le conformisme, le manque d'esprit critique et de sens

logique ont toujours fait bon ménage avec les religions. Certes, les études statistiques menées dans plusieurs universités étrangères montrent que le quotient intellectuel des croyants est globalement inférieur à celui des incroyants. Il n'en reste pas moins que, dans leur très grande majorité, les croyants ont une intelligence tout à fait normale et que certains d'entre eux sont même très intelligents. L'explication des croyances religieuses par le déficit intellectuel n'a donc qu'une portée très limitée. L'explication essentielle est ailleurs. Elle réside évidemment dans ce que Pascal appelle « le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne nous peut consoler lorsque nous y pensons de près » (*Pensées*, Livre de poche, édition de Gérard Ferreyrolles, fragment 168, p. 122).

Contrairement aux autres animaux, l'homme est un être foncièrement inadapté il a des besoins et des aspirations qu'il ne peut satisfaire. Il voudrait tout comprendre et passe sa vie à se poser des questions auxquelles il ne peut trouver aucune réponse. Il voudrait notamment bien savoir pourquoi il existe et il n'en a pas la moindre idée. De plus, contrairement autres animaux, il sait qu'il est mortel et il a souvent beaucoup de peine à se faire à cette idée, même si son existence lui pèse. Il ressent très douloureusement la perte des êtres chers, et ne peut guère espérer échapper à cette épreuve qu'en

mourant suffisamment jeune. On peut donc comprendre que les hommes puissent être tentés de se laisser séduire par les discours de ceux qui leur disent que leur existence a un sens, qui leur disent qu'ils ne sont pas sur la terre par hasard mais parce qu'ils ont été créés par un Dieu tout-puissant et infiniment bon qui les aime comme ses enfants, qui leur disent surtout qu'ils revivront après leur mort, qu'ils retrouveront tous ceux qu'ils ont aimés, et qu'ils goûteront enfin un vrai bonheur.

Mais cela n'excuse pas que l'on se raccroche à des fables infantiles. La religion accuse volontiers les incroyants d'immoralité, mais c'est toute sa démarche à elle qui est foncièrement immorale, comme l'a fort bien dit André Comte-Sponville : « L'homme étant capable de vérité (l'homme étant raisonnable), il est indigne de lui de prendre son désir pour une vérité, ou même, pour un argument. Je dirais : l'homme étant raisonnable, il est indigne de lui d'être religieux. La morale en effet commande la véracité et donc la lucidité (qui n'est que la véracité de soi à soi) ; elle commande par conséquent aussi la méfiance vis-à-vis de ce qu'on désire, et interdit qu'on s'abandonne — fût-ce à titre de croyance pratique ou de postulats — à l'espérance. *“Je crois en Dieu, disent-ils à peu près, parce qu'autrement ce serait trop triste...”* Ce sophisme, qui dit la vérité de la religion (qu'elle est une espérance dogmatique), interdit aussi,

moralement, d'y croire (puisque ce serait préférer son confort ou son bonheur à l'exigence de véracité : ce sophisme n'est pas seulement une erreur mais une faute) [...] La foi qui met l'espérance plus haut que la vérité (fût-ce la vérité d'une ignorance), est en cela incompatible avec la morale, qui prescrit de mettre la vérité (en tant qu'elle est toujours universelle et désintéressée), plus haut que l'espérance (en tant qu'elle est toujours particulière et égoïste). "*La foi sauve, disait Nietzsche, donc elle ment*", — et c'est un point au moins où Nietzsche est plus moral que Kant. L'espérance n'est pas un droit, et n'en donne aucun : il n'y a pas de droit de mentir par optimisme » (*Une éducation philosophique*, P.U.F., 1989, p. 152). La foi n'est pas une vertu, elle en est la négation ; croire est honteux, croire est indigne, croire est dégradant. La piété est répugnante.